F. MUSANY

DE LA « FRANCE CHEVALINE »

DRESSAGE SIMPLIFIÉ

DU

CHEVAL DE SELLE



PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE DE L. BAUDOIN ET Cᵉ

IMPRIMEURS-ÉDITEURS

30, Rue et Passage Dauphine, 30

1886

DRESSAGE SIMPLIFIÉ

DU

CHEVAL DE SELLE

DU MÊME AUTEUR

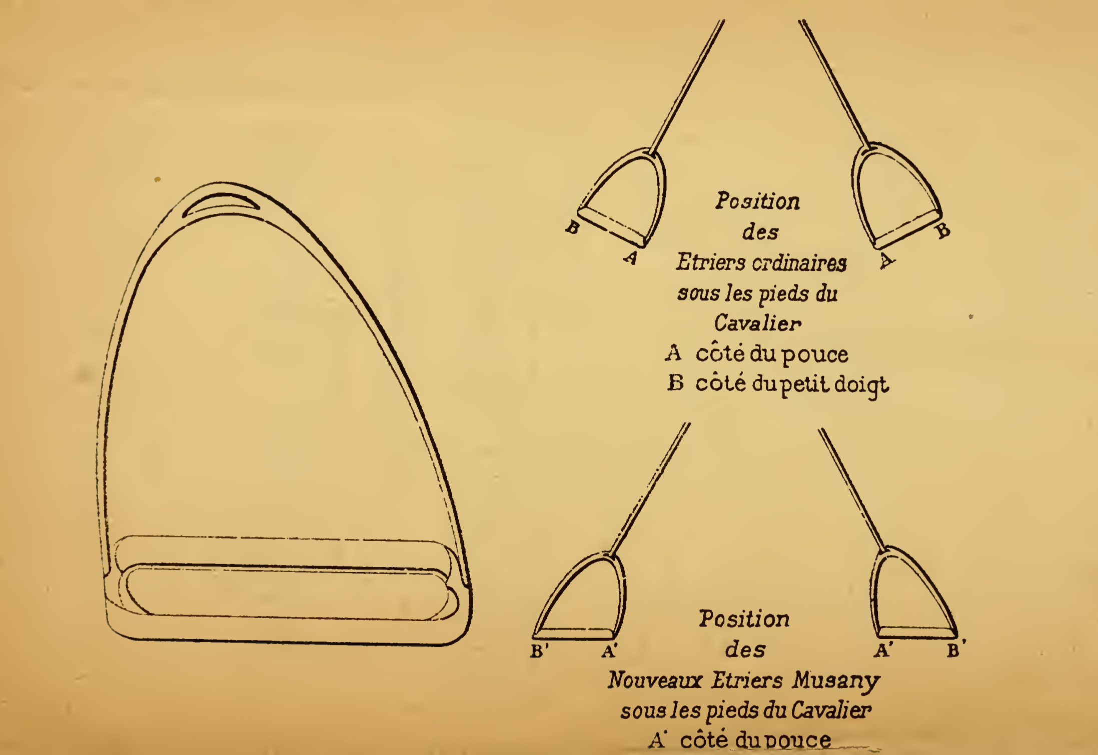
Traité d'Equitation. — Dumaine, éditeur (épuisé).

Le Dressage méthodique et pratique du cheval de selle. — Dumaine, éditeur. 1 volume grand in-8° (épuisé).

Conseil pour le Dressage des chevaux difficiles. — Dumaine, éditeur. 1 volume grand in-8°. — Prix : 7 fr.

Fausse Route, roman. — Dentu, éditeur. — Prix : 3 fr. 50.

Homme ou Singe. — Dentu, éditeur. — Prix : 2 fr.



Position des Etriers ordinaires sous les pieds du Cavalier

A côté du pouce

B côté du petit doigt

Position des Nouveaux Etriers Musany sous les pieds du Cavalier

A' côté du pouce

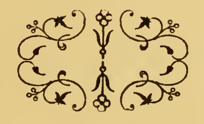
A la Cavalerie Française,

Aux Eleveurs Français

Je dédie ce petit livre, dans l'espoir qu'il répandra quelques connaissances utiles et qu'il pourra contribuer à l'amélioration du cheval de service.

F. MUSANY
DE LA « FRANCE CHEVALINE »

DRESSAGE SIMPLIFIÉ
DU
CHEVAL DE SELLE



PARIS
BUREAUX DE LA *FRANCE CHEVALINE*
37, rue Vivienne, 37

1886

DRESSAGE SIMPLIFIÉ

DU

CHEVAL DE SELLE

AVANT-PROPOS

Je ne sais comment, dans mes ouvrages précédents sur le *Dressage du cheval de selle*, il a pu m'échapper tant d'expressions absolument en désaccord avec l'opinion bien arrêtée que j'avais déjà sur l'intelligence des animaux. Cela prouve, en tout cas, combien il est difficile de se débarrasser, et à plus forte raison de débarrasser le public, d'une idée fausse qui se représente sans cesse malgré nous à notre esprit en s'abritant sous les formes auxquelles nos sens sont accoutumés.

Si je publie aujourd'hui ce nouveau livre, c'est donc d'abord pour faire amende honorable de toutes les erreurs involontaires qui s'étaient glissées dans les premiers, et ensuite parce que l'expérience me montre de plus en plus, chaque jour, la nécessité de simplifier le dressage autant que possible et de faire un manuel qui puisse de-

venir le *vade mecum* des dresseurs et des éleveurs.

De nombreuses sociétés hippiques se sont fondées dans ces dernières années en vue d'encourager et de développer en France l'élevage du cheval de demi-sang qui est appelé à devenir une source de grandes richesses pour le pays. Je ne cesserai de répéter que, si l'éleveur conserve ses bonnes juments poulinières, s'il les accouple avec de bons étalons de demi-sang et si, peu à peu, avec discernement, il a recours au pur sang anglais ou arabe pour améliorer ses produits, nous aurons bientôt en France les meilleurs chevaux de demi-sang qu'on puisse trouver, attendu que notre sol et notre climat se prêtent merveilleusement à cet élevage.

L'éleveur alors ne travaillera plus uniquement en vue de la Remonte dont les prix sont forcément restreints, mais pour l'étranger qui viendra acheter nos chevaux de demi-sang, comme il vient chercher nos chevaux de trait boulonnais et normands.

Mais il y a encore beaucoup à faire pour arriver à ce résultat. Les nombreux concours régionaux montrent que, dans bien des contrées fort propres à l'élevage, les cultivateurs n'ont pas le goût du beau et bon cheval. Ils ne savent ni le dresser, ni le présenter devant un jury, et s'effraient des risques de son élevage, comme on s'effraie des difficultés d'une chose qu'on ne connaît pas. Assurément, l'éducation et le dressage du poulain de demi-sang nécessitent des soins et de l'habileté, et le premier venu ne peut y réussir sans avoir

fait au préalable quelques études. Mais ces études sont beaucoup plus simples qu'on se le figure généralement; avec de la bonne volonté, tout homme intelligent peut acquérir promptement les connaissances indispensables.

BASES DU DRESSAGE

Je n'ai pas l'intention de revenir sur la question de savoir si les animaux en général et les chevaux en particulier sont intelligents, capables ou non de comprendre quoi que ce soit.

Ce qui est certain, c'est que, fussent-ils doués de la faculté de penser, de raisonner, nous n'aurions aucun moyen de connaître exactement ce qu'ils pensent, de savoir comment ils interprètent les intentions du maître, puisqu'ils ne peuvent répondre à nos questions; nous ne pourrions faire que des conjectures à ce sujet *et, par conséquent, nous risquerions de nous tromper souvent si nous voulions, dans le dressage, tenir compte de ces conjectures:* C'EST LA, SELON MOI, LA CAUSE PRINCIPALE DE TOUS LES INSUCCÈS. Il serait facile de faire à ce sujet des expériences dont les résultats seraient concluants.

Ce qui est certain encore, c'est que, capable ou non de comprendre ce qu'il éprouve, l'animal agit toujours selon les impressions qu'il reçoit: touchez-le de la cravache plus ou moins fort selon sa

sensibilité, il fera un mouvement quelconque, soit en avant, soit en arrière, soit de côté, soit pour lancer la ruade, etc.

Or, s'il suffit de produire adroitement certaines sensations pour obtenir sûrement tout ce que l'animal est capable de faire, il faut se borner à cela, sans chercher à agir sur le moral, et surtout il faut renoncer absolument aux corrections, puisque, encore une fois, il est impossible de se rendre exactement compte de l'effet qu'elles produisent. J'ai reconnu qu'elles ont presque toujours des résultats opposés à ceux qu'on en attend et que, dans tous les cas, elles sont préjudiciables au dressage.

La Guérinière a dit : « C'est dans le temps que la faute est commise qu'il faut employer les châtiments: autrement, ils seraient plus dangereux qu'utiles. » M. J. Peltier fils, dans l'*Equitation pratique*, dit : « La correction qui vient après la défense manque d'à-propos ; c'est pendant la défense qu'il fallait châtier ». Or, corriger le cheval dans le moment même où il commet la faute, ce n'est pas, à proprement parler, le punir pour lui faire comprendre qu'il a mal fait, mais tout simplement, au moment où la résistance se produit, — c'est-à-dire au moment où une sensation quelconque, externe ou interne, pousse l'animal à faire autre chose que ce qu'on veut qu'il fasse — produire une autre sensation assez forte pour surmonter la première et empêcher le désordre. Mais alors, s'il ne s'agit plus que de soustraire l'animal à une influence étrangère, il n'est pas

nécessaire de frapper *selon la gravité de la faute commise* ; il suffit de produire une sensation plus ou moins forte, *selon le degré de sensibilité du cheval*, et de petits coups sont tout ce qu'il faut : une sensation exagérée ne pourrait que produire des mouvements désordonnés et, par conséquent, entraver le dressage, sinon amener un accident immédiat.

Les qualités essentielles qui font le bon dresseur sont la patience et le calme. La plupart des chevaux ne deviennent rétifs que parce qu'un cavalier imprudent, comptant trop sur sa solidité et sur son adresse, a agi avec brutalité ou précipitation, et, quant aux autres, je ne crains pas d'affirmer qu'il y a TOUJOURS une cause physique plus ou moins cachée qui les fait agir contrairement à nos intentions.

Cette cause peut être constante ou accidentelle : constante, si elle vient de la conformation de l'animal, de la faiblesse ou du mauvais état de certains de ses organes ; accidentelle, si elle dépend d'une souffrance passagère ou de circonstances extérieures variables.

Quand la cause est accidentelle, c'est au dresseur à la découvrir et à y remédier ; quand elle est constante, il doit renoncer à exiger de l'animal un service auquel il n'est pas propre. Au point de vue artistique, des écuyers peuvent se complaire à triompher des difficultés de ce genre ; mais, dans la pratique, ce serait dépenser du temps et de l'argent en pure perte.

En résumé, tout l'art du dresseur, dans les cas

difficiles, consiste à produire habilement certaines sensations qui aient pour effet de prévenir les causes de la résistance et de l'empêcher de se produire.

Telles sont les bases toutes nouvelles de cette méthode qui, j'en suis convaincu, donnera satisfaction à tous ceux qui voudront l'appliquer,

FERRER LE JEUNE CHEVAL

Il y a des chevaux dont le système nerveux très impressionnable est irrité par le moindre attouchement à certaines parties du corps, même par les caresses, ainsi qu'il arrive aux personnes chatouilleuses ; alors il se produit des mouvements nerveux (1), soit pour frapper avec les pieds, soit pour mordre, et on dit que ces chevaux sont «méchants», bien qu'en réalité ils frappent et mordent aussi bien dans le vide et, par conséquent, sans intention de faire du mal à l'homme. Presque toujours, en voulant corriger ces animaux, on les effraie, on les surexcite, et il en résulte qu'ils deviennent de plus en plus inabordables.

Il faut savoir s'y prendre pour aborder le jeune cheval, lui lever les pieds, le ferrer, etc. Au lieu de l'attacher court, de lui prendre les pieds et

(1) Mouvements réflexes. (Voir l'*Homme et l'Animal devant la Méthode expérimentale*, par MM. Netter et Musany, page 49 et suivantes. — Dentu, éditeur.

de vouloir les lui tenir de force, puis, s'il tire au renard ou s'il lance des ruades, de le frapper pour le corriger, on lui mettra un bridon et on l'amènera dans un endroit tranquille et clos. Le dresseur prenant de la main gauche les rênes du bridon tout près du menton placera l'animal d'aplomb sur ses membres ; il tiendra dans la main droite une cravache avec laquelle il caressera l'encolure, donnant de temps en temps de petits coups et levant la cravache pour attirer sur elle les regards de l'animal. Alors l'aide dresseur, sans parler au cheval, prendra doucement un pied de devant en ayant soin d'appuyer légèrement sur l'épaule pour que le poids du corps se porte sur l'autre membre, tiendra quelques instants le pied, donnera quelques coups sur la sole, puis le reposera à terre. Si le cheval retire le pied ou s'irrite, c'est qu'il n'est pas assez sous l'influence de la cravache ; avant donc de recommencer, le dresseur tapotera un peu plus fort sur l'encolure et au besoin donnera un ou deux petits coups secs pour éveiller la sensibilité, puis, tandis qu'il agite doucement la cravache, l'aide reprendra le pied ; aussitôt qu'il le tiendra, le dresseur caressera l'encolure, flattant l'animal de la voix et levant de nouveau la cravache, s'il est besoin, pour prévenir tout désordre.

Il est très important de ne tenir le pied que quelques instants les premières fois, afin de ne pas incommoder l'animal qui n'a pas l'habitude de se tenir sur trois jambes. On passera ensuite à l'autre pied de devant.

Pour lever ceux de derrière, l'aide doit poser une main sur le dos, puis sur la hanche, et descendre l'autre main, en tapotant et en la posant de temps en temps jusqu'à ce qu'il arrive au paturon. L'animal est toujours tenu en éveil par la cravache du dresseur qui doit surveiller tous ses mouvements, donner quelques coups sur l'encolure ou caresser, en un mot concentrer sur lui-même les sens de la bête, la calmant de la voix, etc., tandis que l'aide doit être tout à fait silencieux et ne faire aucun geste brusque. Quand celui-ci sera parvenu à poser la main sur le paturon, il tirera doucement le pied pour lui faire quitter le sol, puis le reposera à terre presque aussitôt; le dresseur caressera alors le cheval et lui fera faire quelques tours au pas. Une autre fois, on lèvera le pied plus haut ; bientôt on pourra replier le membre sous le ventre, puis l'amener en arrière dans la position nécessaire pour le ferrage.

Observons ici que, lorsqu'un animal est irritable, le dresseur doit l'étudier avec soin et modifier selon les cas la manière de procéder ; ainsi, tel cheval regimbera, lorsqu'en descendant la main le long du membre, on arrivera au jarret, tandis que, si on met tout de suite la main au tendon ou au boulet, il restera tranquille, etc. etc.; mais ce qui ne varie pas, ce qui est la base même de tout le système que je viens d'indiquer, c'est la manière d'employer la cravache qui doit produire sur le sens de la vue et sur celui du toucher des sensations plus fortes que celles que produit l'homme

qui lève le pied, afin que celles-ci passent presque inaperçues.

En suivant cette méthode, on arrive très promptement à ferrer les chevaux les plus difficiles, et ils s'y accoutument mieux de jour en jour, tandis que si l'on a recours au tord-nez, au travail et aux autres moyens en usage, c'est l'inverse qui se produit.

Je terminerai ce chapitre en appelant une fois pour toutes l'attention sur le grand inconvénient qu'il y a à chatouiller, à agacer inutilement les chevaux impressionnables, ainsi qu'on voit faire souvent aux hommes d'écurie et quelquefois même à certains dresseurs.

SOINS D'ÉCURIE. — PANSAGE

Les soins exagérés qu'on donne au cheval à l'écurie et lorsqu'il rentre du travail, lavages à grande eau, douches, couvertures, flanelles aux jambes, etc. etc., sont beaucoup plus nuisibles qu'utiles ; il est indispensable, pour la santé de l'animal, qu'il reçoive une nourriture suffisante et qu'il soit tenu très proprement, rien de plus. Il ne faut jamais le faire boire quand il a chaud, ni après qu'il a mangé l'avoine, ni le laisser en sueur à l'écurie.

Le matin, pendant le premier repas, c'est-à-dire à 6 heures du matin en été, et à 7 heures en hiver,

on relèvera la litière, on enlèvera le fumier, on balaiera et on arrosera légèrement l'écurie, et on laissera le pavé à découvert pour qu'il puisse sécher ; une demi-heure après qu'on a donné l'avoine, on enlèvera ce qui reste dans la mangeoire et on la nettoiera ; si l'animal a laissé sa ration d'avoine ou une partie, et que pourtant il ne soit pas malade, on lui donnera pendant deux ou trois repas un barbottage de son ou de farine d'orge, ensuite on recommencera à lui donner une ration moins forte d'avoine, jusqu'à ce qu'il ait plus d'appétit. Toutes les fois que le temps le permettra, on fera le pansage dehors. On commencera par ôter la muserolle du licol et on attachera le cheval avec le collier seulement ; on lavera avec une éponge propre les yeux, les naseaux et la bouche, le dessous de la queue et les parties sexuelles ; si l'animal est chatouilleux, on procèdera, pour ces dernières, de la manière que j'ai indiquée pour le ferrage, le dresseur ayant soin de tenir la tête haute pour empêcher la ruade.

Ici encore, la manière de s'y prendre peut varier selon les chevaux. J'ai vu des juments qui regimbaient, lorsque pour atteindre les mamelles on passait la main sous le ventre, et qui se laissaient faire si l'on passait la main par derrière entre les cuisses.

On brossera dans le sens et à contre-sens du poil, avec la brosse de chiendent, toute la tête et particulièrement le toupet et la nuque, puis on donnera un dernier coup de brosse dans le sens du poil et on remettra la muserolle du licol ; on brossera de

même toute l'encolure du côté montoir et le dessus de la crinière (qui doit, selon l'usage, retomber à droite), on rabattra, avec la brosse, la crinière à gauche, pour ainsi dire poil à poil, en commençant au garrot pour finir à la nuque ; on brossera successivement le poitrail, l'épaule, le bras, les ars, le dos, les côtes, le rein, le flanc, le ventre, la croupe, la hanche, la cuisse, la fesse et la queue, puis on passera du coté hors-montoir, on brossera de même tout le côté droit de l'encolure, surtout à la naissance de la crinière, on rabattra la crinière avec la brosse et on suivra les autres parties du corps, comme on a fait de l'autre côté ; enfin on fera les quatre membres de la même manière, en soignant particulièrement les genoux, les jarrets et les paturons. On recommencera exactement le même pansage avec la brosse en crin, en ne se servant de l'étrille que pour nettoyer la brosse ; on nettoiera le dedans des pieds avec un cure-pieds en bois, et on les lavera ainsi que tout le sabot avec une vieille éponge. Ce pansage complet demande une demi-heure ; on peut, à la rigueur, supprimer le pansage à la brosse en crin. Il faut passer avec précaution sur les parties sensibles ou chatouilleuses, autrement on augmenterait l'irritabilité.

SELLER & DESSELLER

Lorsque le cheval doit sortir, on brosse rapidement tout le corps, particulièrement le toupet, la crinière et la queue ; on graisse la fourchette, les talons, le tour de la couronne et tout le sabot. En temps de pluie, graisser les paturons.

Pour seller, prendre de la main gauche la têtière de la bride et le milieu des rênes et, sur le bras, la selle complète, étriers et sangles relevés ; poser doucement la selle sur le dos du cheval, passer du coté hors-montoir, vérifier la position du panneau et des sangles et abattre l'étrier, revenir du côté montoir et boucler les sangles sans les serrer.

S'il s'agit d'un jeune cheval, le dresseur se tiendra à sa tête, la cravache sur l'encolure, comme pour le ferrage.

Pour brider, on fera tourner le cheval tête à queue, on passera les rênes par dessus la tête, on prendra de la main droite la têtière de la bride, et on lèvera cette main le long du chanfrein et du front, le mors ou les mors étant posés sur la main gauche,entre le pouce et l'index largement écartés. Cette main gauche,accompagnant le mouvement de la main droite, se placera doucement devant la bouche du cheval, l'index et le médius entreront entre les incisives et les molaires ; dès que la

bouche s'ouvrira, on lèvera doucement la main droite, et les mors glisseront d'eux-mêmes à la place qu'ils doivent occuper ; la main gauche fera alors passer les oreilles entre la têtière et le frontail et placera le toupet ; enfin on bouclera la sous-gorge et la gourmette, on lissera le toupet et la crinière avec la brosse en chiendent légèrement mouillée, et on serrera les sangles avec précaution et pas trop fort, surtout avec les poulains qui souvent les rompent en se gonflant lorsqu'on les monte.

Il faut toujours qu'un seul homme bride le cheval ; si l'on est deux, les mouvements de l'un gênent ceux de l'autre ; quand il s'agit d'un jeune cheval, c'est le dresseur lui-même qui doit le brider, et il est prudent, après avoir ôté la muserolle du licol, de boucler le collier et de tenir le bout de la longe de la main droite, ou de l'attacher à un anneau.

Lorsqu'on le peut, il est bon de mettre à l'air et au soleil la litière des chevaux pendant qu'ils sont au travail. Quand ils rentrent, on leur fait une demi-litière et l'on n'ajoute le reste que le soir.

Quand le cheval rentre du travail, décrocher la gourmette, passer les rênes par-dessus la tête et les prendre par le milieu dans la main gauche, attacher le cheval avec le collier du licol, déboucler la sous-gorge, passer la têtière par-dessus les oreilles et baisser la main le long du front pour laisser sortir doucement le mors, placer la têtière dans la main gauche, déboucler les sangles, passer du côté hors-montoir, relever l'étrier droit et les

sangles, revenir du côté montoir pour relever l'étrier gauche, prendre la selle sur le bras droit et aller la placer avec la bride à la sellerie ; éponger les yeux, les naseaux, la bouche, le dessous de la queue et les parties sexuelles, curer, laver et visiter soigneusement les pieds, savonner les paturons et la couronne avec une petite brosse et du savon noir, rincer et sécher parfaitement. Ces soins du paturon et de la couronne sont indispensables pour entretenir la peau propre et souple, éviter les crevasses, etc., de même que le graissage des pieds avant de sortir et le nettoyage au retour préviennent les maladies de la fourchette, le déssèchement de la corne, les seimes, bleimes, etc. Il est toujours plus facile et plus économique de prévenir les maladies par l'hygiène et les soins que de les guérir.

Après le nettoyage des pieds, on fera le pansage avec la brosse en chiendent, surtout aux membres et aux parties qui ont été mouillées sous la bride, la selle et les sangles.

Si le cheval a eu chaud ou s'il a été mouillé par la pluie, on commencera, aussitôt après avoir dessellé, par bouchonner toutes les parties mouillées avec de la paille sèche et brisée ou du foin en frottant vivement dans tous les sens, afin de faire entrer l'air dans les poils, ou au besoin on raclera ces parties avec le couteau de chaleur ; puis on éponge les yeux, etc., on lave les pieds et on recommence à bouchonner, puis à brosser avec la brosse en chiendent ; pendant ce temps, la boue a séché sous le ventre et sur les membres ; on peut

alors la faire tomber et brosser parfaitement ces parties *sans jamais les mouiller*. Si le cheval est long à sécher, on le promène à l'air et au soleil ; s'il pleut, on le rentre à l'écurie en laissant la porte ouverte ou sous un hangar, et on le frotte avec des torchons de quart d'heure en quart d'heure jusqu'à ce qu'il soit *complètement* sec. Pour terminer, on savonne et on sèche les paturons et la couronne.

Beaucoup de gens se figurent que les chevaux n'ont pas besoin de tant de soins et qu'en ne les leur donnant pas, on les endurcit aux changements de température. C'est une erreur complète. Tant qu'ils sont *en mouvement* dehors, par n'importe quel temps, ils n'attraperont pas de mal, mais si on les laisse immobiles, à une porte, exposés à la pluie, si on les rentre mouillés à l'écurie, si même après les avoir séchés on les rentre trop tôt dans une écurie fermée, ils recommencent à transpirer, puis se refroidissent ; de là, les coliques, les rhumatismes et toutes les maladies des voies respiratoires qui deviennent vite incurables. Aussi je considère les soins que je viens de prescrire comme devant passer *avant tous les autres*.

Au reste, comme je ne m'occupe ici que des jeunes chevaux en dressage, c'est au dresseur qu'il appartient de terminer les exercices au pas, afin que son cheval n'ait pas chaud lorsqu'il rentre.

Dans la plupart des écuries, on a l'habitude de laver à grande eau les jambes du cheval qui rentre du travail. Cela serait très bien, si on les séchait ensuite *parfaitement*, mais comme on les

laisse toujours plus ou moins humides, il vaut beaucoup mieux s'en tenir à ce que j'ai indiqué. Cependant, il est bon de laver ainsi les jambes, quand on peut, après les avoir essuyées, promener le cheval au soleil jusqu'à ce qu'elles soient tout à fait sèches.

PRÉLIMINAIRES DU DRESSAGE

Voici un poulain de 3 ans, qu'il s'agit de dresser à la selle. On a dû préalablement le domestiquer, c'est-à-dire l'accoutumer à la présence de l'homme, à se laisser panser, lever les pieds, mettre le licol, le bridon, le surfaix, promener à la main, etc. Pour tout cela, on ne saurait commencer de trop bonne heure ; on a ainsi plus de temps devant soi, et l'on peut avoir plus de patience. En tout cas, on fera bien de suivre la méthode que j'ai indiquée plus haut, en parlant du ferrage. Elle constitue une excellente préparation pour tous les exercices qui vont suivre.

Quelle est maintenant la première chose à faire ?

Est-ce d'assouplir l'animal par un travail à la cravache ou par des flexions ?

Non, car je le répète, le poulain de trois ans est aussi souple dans toutes les parties de son corps qu'il pourra le devenir, et j'ajouterai que, dans la pratique, beaucoup de dresseurs, en voulant l'assouplir, ne réussiraient qu'à le rendre rétif.

La première chose à faire, c'est de l'habituer à porter sur son dos un poids (1) d'abord léger que l'on augmentera graduellement, et à se mouvoir sous ce poids. On le promènera donc ainsi à la main dans un manège, ou sur un terrain uni et clos, pendant une heure matin et soir, puis pendant deux heures. Ce travail a surtout pour but d'éviter la fatigue des articulations, les molettes, etc. qui sont généralement la conséquence des premiers exercices sous le cavalier, *et qui occasionnent la plupart des défenses* ; il pourra durer quinze jours environ et il n'y a pas d'inconvénient à le prolonger davantage, ni surtout à le commencer de très bonne heure avec un poids très léger. Du reste, quant au temps nécessaire, il dépend de la force de l'animal et du poids de l'homme qui doit le monter.

Maintenant, avant de mettre le pied à l'étrier, il ne reste plus qu'à préparer le poulain à l'action des rênes et des jambes, afin qu'il n'en soit pas trop surpris et que le cavalier, une fois en selle, ait déjà quelques moyens de le diriger. On le conduira donc au manège ou sur le terrain dont j'ai parlé plus haut, et on lui fera faire quelques pas de côté, à droite et à gauche, sur de grands cercles avec l'épaule en dedans. Pour les pas de côté à droite, on tiendra les deux rênes du bridon avec la main gauche près du menton du cheval, et on touchera le flanc gauche par de petits coups répétés et pro-

(1) Ce poids peut consister en un petit tapis garni de grains de plomb disséminés partout et assujetti à l'aide d'un surfaix.

portionnés à la sensibilité de l'animal, avec la cravache tenue dans la main droite. Pour les pas de côté à gauche, tenir les rênes de la main droite et la cravache de la main gauche.

Rien n'est plus facile, si l'on s'y prend avec adresse, que de faire exécuter ces premiers mouvements *que je considère comme la clef du dressage.* Ordinairement, une demi-heure suffit pour obtenir d'un cheval entièrement neuf. non pas des pas de côté d'une correction parfaite, mais une entière soumission à la cravache, ce qui est la seule chose qu'on désire. En effet, alors qu'on serait difficilement maître de porter en avant un cheval non dressé qui s'accule, bondit, rue ou se cabre, on peut toujours le déplacer latéralement, la main faisant opposition d'un côté pendant que la cravache agit de l'autre. Ne pouvant résister à cette opposition habilement faite des épaules aux hanches, l'animal prend en même temps, dès le début, l'habitude de céder à la future pression de chaque jambe et à l'action du mors ; ce ne sera plus ensuite qu'un jeu de le porter en avant et de l'arrêter, tandis que, si l'on avait commencé par là, on aurait pu faire naître des désordres impossibles à réprimer.

Il faut seulement avoir soin, pendant ces pas de côté, de déplacer très peu la croupe, afin que les membres du cheval qui se trouvent du côté où agit la cravache puissent facilement passer devant les autres ; cela est très important.

Outre que ces exercices préparatoires faciliteront et abrègeront considérablement le reste du dres-

sage, ils permettent de juger déjà du tempérament de l'animal et de son impressionnabilité, ce qui doit être la première préoccupation du dresseur.

MONTER A CHEVAL

Au sortir de l'écurie, on commencera par promener le cheval en main pendant quelque temps avec un poids sur le dos, afin de lui détendre le rein, de lui dégourdir les membres et de calmer son ardeur; puis on lui fera faire quelques pas de côté, à droite et à gauche, et on l'arrêtera bien droit.

Le bridon aura une double paire de rênes. Lorsque le dresseur se disposera à monter à cheval, il devra être secondé par un homme adroit et intelligent. Cet aide tenant d'une main, au-dessous et près du menton du cheval, les deux rênes qui sont bouclées le plus bas et qui restent passées comme les autres par dessus l'encolure, caressera l'animal sur l'encolure avec la cravache et agira comme j'ai indiqué en parlant du ferrage. Un autre homme placé du côté droit du cheval tiendra l'étrivière droite. Le dresseur, tenant la cravache dans la main droite, le pommeau sortant du côté du pouce, la mèche en bas, saisira de cette main, avec le pouce et le premier doigt, l'extrémité des rênes qui sont libres; élevant alors la main droite, il prendra ces mêmes rênes avec la main gauche à pleine main au-dessous de la main droite, puis i

descendra la main gauche entr'ouverte, la posera sur le garrot du cheval, et tendra doucement les rênes en les tirant avec la main droite et en les laissant glisser dans la main gauche — qui reste immobile — jusqu'à ce qu'il sente également et très légèrement la bouche du cheval à l'extrémité des deux rênes; abandonnant alors le bout des rênes qu'il tenait de la main droite et qu'il laissera tomber à droite de l'encolure, il passera la cravache dans la main gauche la mèche en bas, reprendra les rênes à pleine main avec la main droite au-dessus de la main gauche, les deux pouces se touchant; il abandonnera alors les rênes de la main gauche et placera la main droite ouverte sur le pommeau de la selle, tenant les rênes serrées entre le pouce et le premier doigt. Il attendra un instant dans cette position pendant que l'aide caressera l'animal.

Prenant alors de la main gauche l'étrivière gauche près de l'étrier, il portera le pied droit un peu en arrière du pied gauche et engagera ce dernier jusqu'au fond dans l'étrier, en l'appuyant contre l'avant-bras du cheval; enfin il sautera légèrement sur la pointe du pied droit, saisira de la main gauche une bonne poignée de crins haut et près de la racine, s'enlèvera sur l'étrier en s'aidant fortement des deux mains, pendant que l'homme placé de l'autre côté du cheval pèsera sur l'étrivière droite pour empêcher la selle de tourner. Il s'enlèvera ainsi plusieurs fois de suite, redescendant aussitôt, puis, abandonnant tout, il

flattera son cheval de la main et le promènera au pas pendant quelques tours de manège.

Si pendant ces mouvements l'animal a bougé, l'aide aura dû s'efforcer de le maintenir par une douce et ferme contrainte au moyen des rênes et en agitant de nouveau la cravache, sans toutefois s'opposer absolument à tout mouvement en avant, car il vaut mieux laisser faire au cheval un ou deux pas que de risquer de le faire reculer ou se cabrer.

Ensuite on recommencera ce qui vient d'être indiqué, et cette fois le dresseur s'enlevant complètement sur l'étrier passera vivement la jambe droite tendue par dessus la croupe sans la toucher, arrivera légèrement en selle et recevra l'étrier droit de la main de l'homme qui le tenait. Si l'animal était surexcité, l'aide s'efforcerait de le calmer et lui ferait faire quelques pas en avant, le cavalier restant parfaitement tranquille en selle ; si la surexcitation continuait, il faudrait mettre lestement pied à terre, promener le cheval et faire fairequelques mouvements à pied, puis recommencer, et ainsi de suite jusqu'à ce que l'animal, s'accoutumant à la chose, redevint plus tranquille. L'aide le portera alors en avant, puis lâchera peu à peu les rênes, continuera de marcher à côté de lui quelques instants et, se laissant dépasser, l'abandonnera tout à fait. Le dresseur, après quelques tours de manège, l'arrêtera ; l'aide viendra reprendre les rênes ; le cavalier mettra pied à terre, caressera son cheval et le renverra à l'écurie.

Il faut savoir, au début du dressage, se contenter

de résultats faibles en apparence et ne s'attacher que très progressivement à obtenir l'immobilité parfaite au montoir; l'animal y viendra tout naturellement, si on ne l'excite pas par des cris, des coups ou des getes brusques; plus tard, il sera facile de monter à cheval en laissant les rênes sur le cou, mais il faut se garder de vouloir commencer par la fin.

PREMIERS MOUVEMENTS, LE CHEVAL MONTÉ

Aussitôt en selle, le cavalier devra s'appliquer à obtenir la marche au pas aussi calme que possible, sans toutefois s'attacher trop à combattre un excès d'ardeur dont il y a lieu, au contraire, de tirer un bon augure pour la suite du dressage. Ce qui serait plus inquiétant, c'est l'indolence de l'animal; on aurait soin, dans ce dernier cas, de le stimuler par de petits coups de cravache derrière la jambe droite, afin d'éveiller dès le début la sensibilité. Les jambes ne doivent pas encore intervenir, le cavalier n'étant jusqu'ici qu'un fardeau auquel l'animal doit s'accoutumer avant qu'on entreprenne quoi que ce soit de nouveau. La bonne assiette, le liant et même le relâchement de tous les muscles sont les meilleures qualités de la tenue du cavalier.

Ce qu'il est surtout important d'éviter, c'est que le cheval s'arrête de lui-même et recule ou se dé-

fende. Un cavalier habile pressent cet arrêt avant qu'il ait lieu et peut alors s'y opposer assez facilement en accélérant l'allure par des attouchements de la cravache ou en faisant tourner l'animal en cercle. Si l'on s'aperçoit que celui-ci hésite surtout à certains endroits, il est très important de ne pas chercher à entrer en lutte avec lui ; il faut, au contraire, prévoir et éviter toute cause de résistance, le laisser même aller un peu à sa guise, pourvu qu'il ne s'arrête pas. Peu à peu, aucune impression violente ou seulement désagréable ne venant le tourmenter, il s'accoutumera aux sensations nouvelles résultant du travail auquel vous le soumettez ; il marchera franchement, sans se ralentir, cèdera à la traction de la rêne directe et tournera à droite et à gauche d'autant plus facilement qu'on sera moins exigeant pour la bonne exécution de ces mouvements.

Quand il marchera bien ainsi aux deux mains, on l'arrêtera aussi droit que possible, en faisant agir bien également les deux rênes, en maintenant l'encolure directe et en faisant au besoin, au moment de l'arrêt, une opposition de l'une ou de l'autre rêne, mais sans chercher à le redresser une fois arrêté, car alors il faut se hâter de lui rendre la main, de le caresser et de le reporter en avant.

POSITION DU CAVALIER A CHEVAL

Le cavalier doit être placé bien au milieu de sa selle, l'assiette chassée en avant, le rein soutenu, mais souple, le haut du corps vertical et bien d'applomb sur les hanches, la poitrine ouverte, les épaules effacées et également tombantes — ce qui est le plus sûr indice de l'aisance de tout le corps — la tête haute, aisée, dégagée des épaules, ayant tous ses mouvements libres et indépendants de ceux du corps, les bras tombant naturellement le long et près du corps sans y être serrés.

Les cuisses seront bien descendues, tournées sans effort sur leur plat de manière à adhérer à la selle par leur partie interne et par le plus de points possible ; les genoux seront parfaitement fixés contre les bourrelets de la selle. — Pour cela, il est indispensable que la selle soit bien faite ; les selles anglaises d'aujourd'hui ont généralement les quartiers inclinés trop en avant, de sorte que, si les cuisses sont bien descendues, les genoux du cavalier sont éloignés des bourrelets, et si les genoux sont contre les bourrelets, les cuisses sont trop obliques. Les genoux ne devront jamais bouger, quels que soient les mouvements qu'auront à exécuter les jambes du cavalier; les jambes tomberont naturellement le long et près du corps

du cheval, afin qu'elles puissent agir promptement et sans surprise ; elles seront un peu fléchies en arrière, de manière que les pointes des pieds ne dépassent pas en avant une ligne verticale abaissée de la pointe des genoux ; la jambe est bien placée, si le cavalier peut soulever la pointe du pied sans que les étriers changent de place, de sorte qu'en l'abaissant de nouveau ils se retrouvent placés au tiers autérieur de la semelle. Les mouvements des jambes doivent toujours être aussi peu apparents que possible ; dans les sauts et les bonds, le cavalier assurera son assiette en serrant le haut des mollets, mais c'est surtout les genoux et les cuisses qui lui donneront sa solidité ; les mollets ne font qu'y contribuer pour une part moindre. Les étriers seront chaussés au tiers du pied, plus intérieurement qu'extérieurement : ils seront ajustés de manière que, les cuisses étant bien descendues, les talons se trouvent *un peu* plus bas que la pointe des pieds ; ceux-ci ne devront pas être tournés en dedans, ce qui ne peut se faire sans raidir la jambe, mais au contraire un peu, *très peu* en dehors, et ils devront appuyer davantage sur la grille de l'étrier du côté du pouce que du côté du petit doigt.

Cette position est la plus correcte, la plus élégante, la plus propre à assurer la solidité du cavalier *en toutes circonstances*, et celle qui lui permet de faire l'usage le plus sûr, le plus commode et le plus puissant des aides, aussi bien en course que pour les sauts d'obstacles et pour le dressage des jeunes chevaux.

Au point où nous en sommes, le cavalier tiendra une rêne de filet dans chaque main, l'extrémité des rênes sortant du côté du pouce, la cravache dans la main droite, la pointe en bas et dirigée vers le flanc du cheval.

ACCORD ENTRE LA MAIN & LES JAMBES

Le premier résultat à obtenir maintenant, c'est que le cheval appuie légèrement et constamment sur le mors de filet.

Assurément, il est pour cela nécessaire de le pousser sur la main, mais il faut aussi que la main du cavalier agisse avec assez de justesse pour conserver toujours ce léger appui.

Comme règle générale, dans le mouvement en avant, les jambes servent à donner l'impulsion, les mains à donner la direction. Donc l'action des jambes doit précéder celle des mains. Mais il ne s'ensuit pas que les jambes doivent agir sans les mains, ni les mains sans les jambes. Au contraire, il doit régner un accord incessant entre les mains et les jambes.

Les jambes mettent le cheval en mouvement ou le font passer d'une allure à une autre plus vive ; *mais elles doivent être secondées par les mains* qui contrebalancent leur effet et règlent ainsi la vitesse.

Les mains dirigent le cheval et lui tracent le

chemin à parcourir, *mais elles doivent être secondées par les jambes* qui entretiennent la vitesse de l'allure et règlent le mouvement.

Enfin, dans l'ordre inverse, ce sont les mains qui ralentissent le cheval, l'arrêtent et le font reculer ; mais là, comme toujours, elles doivent être secondées par les jambes qui empêchent le cheval de céder trop précipitamment à l'action des rênes, règlent la vitesse du mouvement rétrograde et la direction.

Dans le mouvement en avant, l'impulsion est donnée par les jambes et réglée par les mains ; la direction est donnée par les mains avec le concours des jambes.

Dans le mouvement en arrière, les mains déterminent la marche rétrograde qui est réglée par les jambes ; les jambes tracent la direction avec le concours des mains.

D'après ces principes, la *pondération* ne cesse jamais entre les deux forces contraires, tandis que, si l'on veut, par exemple, que le mouvement rétrograde soit déterminé par les jambes agissant pour cela au passage des sangles, cette pondération sera détruite. Comment, en effet, contrebalancera-t-on l'action des jambes et règlera-t-on l'impulsion ? Il faudrait alors déplacer les jambes pour les faire agir en arrière, puis les replacer au passage des sangles, et ainsi de suite : d'où, une suite d'actions dont les effets ne peuvent être réglés.

Maintenant les jambes et les mains doivent-elles toujours agir *simultanément* et avec une force

égale ? Non certes : ce serait là agir aveuglément et détruire précisément l'accord entre les mains et les jambes.

En effet, supposons un cheval au petit trot dont il s'agisse d'accélérer l'allure. L'appui est léger sur le mors ; les jambes se ferment, poussent le cheval ; tant qu'il reste léger, la main n'a rien à faire, elle n'a qu'à continuer de sentir légèrement l'appui : c'est en ne faisant rien qu'elle restera d'accord avec les jambes. Mais si l'allure devient trop rapide ou si le cheval se porte sur les épaules, alors la main agit, seule ou d'accord avec les jambes, pour ralentir l'allure ou obtenir de nouveau la légèreté.

Si, le cheval étant léger à la main, le cavalier, parce qu'il se sert des jambes, croit devoir tendre davantage les rênes, il est certain que sa main, au lieu de seconder l'action des jambes, ne fait que la contrecarrer, et souvent il n'en faut pas davantage pour faire naître une difficulté.

Je dirai donc d'une manière générale qu'accorder l'action des jambes et des mains, c'est les faire agir à propos, tantôt simultanément, tantôt isolément ou avec plus ou moins de force les unes que les autres, de manière à obtenir et à conserver toujours la régularité et l'harmonie dans les mouvements du cheval.

Ces explications étaient nécessaires avant de faire intervenir les jambes dans la conduite du cheval.

PREMIER USAGE DES JAMBES

Jusqu'ici, je le répète, le cavalier n'a dû être qu'un fardeau vivant sur le dos du cheval. C'est maintenant que va commencer l'emploi des moyens qui soumettent l'animal à toutes les volontés de celui qui le monte.

Le moyen le plus sûr et le plus prompt de l'habituer à céder aux jambes EST DE LES FAIRE AGIR D'ABORD POUR LES PAS DE CÔTÉ. Le jeune cheval, déjà accoutumé à ranger les hanches sous l'action de la cravache, cèdera tout naturellement à *une seule* jambe en se portant du côté opposé à celui où elle le touche, surtout lorsque les attouchements de la cravache viendront appuyer cette action de la jambe, les mains agissant en même temps pour opposer convenablement les épaules aux hanches et le mettant ainsi dans l'impossibilité de résister.

On fera ces pas de côté sur de grands cercles en attirant doucement la tête et les épaules en dedans, la jambe du dedans, renforcée au besoin de l'éperon, agissant par petits coups répétés pour faire céder les hanches, et la cravache déterminant le mouvement ; on aura soin surtout de ne pas trop traverser le cheval et, si cela arrivait, de rendre un peu la main pour qu'il puisse faire son mouvement *en avançant*. Dès qu'on aura obtenu quel-

ques pas, on rendra complètement et on le laissera marcher droit devant lui en le caressant.

Il ne faut pas commencer cet exercice *la tête au mur*, parce qu'il est important d'avoir toujours le terrain libre devant soi ; il ne faut pas non plus s'attacher à suivre exactement une ligne tracée à l'avance ; l'essentiel, l'indispensable, c'est que le cheval cède, même d'une façon peu appréciable, à la jambe et à la cravache et fasse son mouvement en avançant, afin que, en obliquant à droite, ses membres gauches puissent facilement passer devant les membres droits, et *vice versâ*. De temps en temps on suspendra l'action de la cravache et on se servira de la jambe seule avec un peu plus de force si c'est nécessaire, revenant à l'emploi de la cravache, si la jambe ne suffit pas.

Il faut successivement exercer le cheval à main droite et à main gauche pendant quelques instants seulement et intercaler entre ces exercices des temps de pas sur la ligne droite. Pendant les pas de côté, le cavalier doit conserver le corps bien droit et un peu tourné dans la direction vers laquelle il marche, en pesant un peu plus fort sur le genou et l'étrier de ce côté, afin d'assurer sa position.

On s'est peut-être étonné de me voir conseiller déjà l'usage de l'éperon. Outre que l'intervention de cette aide puissante peut être d'un grand secours pour donner, sans déplacement, plus de force à la jambe, j'ai reconnu que la plupart des chevaux s'y accoutument très vite quand il est bien employé : il ne faut ni frapper fort ni chatouiller, il faut donner légèrement des petits coups répétés comme

ceux qu'on frappe avec le doigt contre une porte pour se la faire ouvrir ; en s'y prenant ainsi, il est bien rare que la porte ne s'ouvre pas. Inutile de dire que les molettes doivent être très usées et au besoin enveloppées d'un chiffon.

Pour terminer la séance, le cavalier mettra pied à terre, caressera son cheval, le promènera au pas et l'arrêtera de temps en temps, en tenant les rênes de plus en plus longues pour l'habituer peu à peu à rester très tranquille, même sans être tenu.

—

Je me suis étendu assez longuement sur tout ce qui précède, parce que je considère que les commencements sont la partie la plus importante du dressage. Si l'on a suivi exactement tout ce que j'ai dit, la réussite est désormais assurée. Dans la suite, le cheval deviendra plus ou moins fin, plus ou moins brillant et harmonieux, selon le savoir-faire de ceux qui le monteront ; mais, en tout cas, on peut être certain de le soumettre facilement à tous les exercices en rapport avec ses aptitudes naturelles, et *il ne deviendra jamais rétif,* pourvu qu'on ne perde pas de vue ce principe fondamental : qu'il faut se borner à produire certaines sensations pour obtenir certains mouvements, sans chercher à entrer en communication intellectuelle avec l'animal, sans jamais attribuer à l'entêtement les résistances qu'on pourrait rencontrer et qui proviennent toujours d'une souffrance physique,

d'une vive impression produite par une cause étrangère, ou de la maladresse du cavalier, — car rien n'est plus vrai que cet axiome connu de tous les écuyers et pourtant si mal compris jusqu'ici : « Le cheval n'a jamais tort ; toutes les fois qu'il « exécute mal, c'est le cavalier qui est coupable. »

MARCHER. — PASSER DU PAS AU TROT

Dès que le cheval cède facilement à l'action isolée de chaque jambe, il est temps de l'habituer à se porter en avant sur leur pression simultanée, et l'on fera bien de ne plus revenir aux mouvements de deux pistes sur lesquels on n'aura dû insister que juste assez pour pouvoir obliger dorénavant l'animal à marcher, à trotter, à s'arrêter *droit*, c'est-à-dire sans se traverser.

C'est pendant la marche qu'on commencera à faire agir les deux jambes simultanément pour faire prendre le petit trot ; au besoin, on donnera de petits coups des mollets ou même des éperons, en ayant soin de régler l'allure au moyen des rênes pour qu'elle soit franche, l'allongeant et la ralentissant alternativement, en exigeant toujours l'appui léger sur le filet.

Si l'animal est indolent, il faut dès maintenant s'appliquer à lui faire rarement sentir la pression des jambes aussitôt suivie d'une attaque des éperons ou de la cravache : c'est le moyen de le

rendre promptement sensible aux moindres effets des aides.

Au contraire, s'il est nerveux, très sensible, il faudra lui faire sentir continuellement le contact et la pression des jambes, afin de l'y accoutumer et d'émousser sa trop grande sensibilité.

Il importe d'exercer le jeune cheval autant à main droite qu'à main gauche. Cependant, et précisément pour la même raison, s'il se montrait moins souple à une main, il faudrait l'y exercer davantage jusqu'à ce qu'il manœuvrât aussi facilement aux deux.

TOURNER A DROITE, TOURNER A GAUCHE AU PAS & AU TROT

Pour tourner à droite, il faut, en principe :

1° Faire sentir la pression des jambes pour augmenter l'impulsion, les mains contrebalançant cette première action des jambes avec la force nécessaire pour que l'allure ne soit pas accélérée mais seulement plus cadencée, plus légère : c'est ce qu'en appelle l'effet d'ensemble.

2° Porter les poignets à droite, en tendant suffisamment la rêne droite et en faisant sentir l'appui de la rêne gauche sur l'encolure ; continuer la pression des jambes pour entretenir l'impulsion, la jambe gauche agissant plus fort et un peu plus

en arrière que la droite pour empêcher les hanches de se jeter à gauche et les forcer à passer exactement sur la même ligne que les épaules.

Si le cheval tourne trop court en pirouettant soit sur les épaules soit sur les hanches, il faut le faire tourner sur de grands cercles, en augmentant l'action des jambes pour le pousser sur la main ; si, au contraire, il résiste à l'action des mains, il faut rétrécir les cercles et ralentir l'allure.

POSITION DE LA TÊTE

MOUVEMENTS QUI DOIVENT RENDRE LE CHEVAL DE PLUS EN PLUS SOUMIS & FIN AUX AIDES

Ce qui contribue de plus à l'harmonie et à la beauté de l'allure, c'est la position que le cavalier sait donner à l'encolure et à la tête, directe sur la ligne droite, un peu pliée dans les changements de direction, et toujours suffisamment haute.

Si l'encolure s'affaisse, il faut élever les poignets et faire des *appels de filet*, c'est-à-dire donner de petites saccades de bas en haut avec les deux rênes à la fois, ou même faire agir au besoin chaque rêne alternativement, ce qui s'appelle *scier du bridon*, et faire sentir en même temps les éperons ou la cravache.

Si, au contraire, l'encolure est trop relevée, il faut pousser de plus en plus le cheval sur la main en allongeant peu à peu les rênes, de manière qu'il rencontre le mors plus en avant et plus bas.

Au fur et à mesure que le dressage avance, il faut s'attacher davantage à cette bonne position de l'encolure et de la tête pendant les exercices suivants, qu'on entremêlera de temps de repos au pas, les rênes allongées :

Marcher, allonger le pas, ralentir, arrêter et repartir, trotter, allonger le trot, ralentir, prendre le pas, arrêter, changements de main, cercles à droite et à gauche, voltes, demi-voltes, contre-changements de main et travail en serpentine.

Toutes les fois qu'on ralentit l'allure, qu'on passe d'une allure vive à une autre plus lente ou qu'on arrête, il faut redresser le haut du corps, serrer les jambes en même temps qu'on tend les rênes, afin d'empêcher le cheval de céder trop brusquement à l'action du mors.

PROMENADES AU DEHORS

Les premières séances de dressage ont eu lieu dans un manège ou tout au moins sur un terrain clos et isolé, loin du bruit et des excitations étrangères ; là, le jeune cheval a pris l'habitude de céder aux rênes et aux jambes ; il est main-

tenant en état d'être monté, avec des précautions, sur la route.

La prudence la plus élémentaire commande de n'aller d'abord que sur des routes qu'on connaît bien et où l'on sait avoir peu de chances de rencontrer des obstacles sérieux, tels que : trains de chemin de fer, ponts, rouleaux servant à écraser les pierres etc. Si l'on aperçoit de loin quelque chose de ce genre, le mieux est de s'en écarter assez pour que le cheval n'en soit pas effrayé, surtout si l'objet vient à votre rencontre. Si l'objet s'éloigne devant vous, suivez-le en vous en approchant peu à peu sans chercher à le dépasser ; s'il vient derrière vous, continuez de marcher en avant en calmant de votre mieux l'animal jusqu'à ce que vous puissiez vous détourner à droite ou à gauche, puis placez-vous derrière et suivez.

Le cheval s'accoutume très vite aux objets qu'il voit fréquemment. Bientôt vous pourrez le faire passer à côté de ce qui l'effrayait d'abord, mais toujours *en lui tournant la tête du côté opposé*, ce qui est le contraire de ce que font la plupart des cavaliers.

Ces promenades seront une partie très intéressante du dressage et développeront singulièrement les forces musculaires de l'animal en même temps qu'elles le confirmeront dans l'habitude de céder aux aides et lui donneront cette impulsion naturelle qu'il faut rechercher avant tout. Mais il faut bien se garder de le pousser au-delà de ses moyens, soit en lui faisant faire des promenades

trop longues, soit en le menant trop vite. C'est surtout le pas qu'il faut exercer : le pas est la mère des autres allures. On ne trottera jamais en montant ni en descendant les côtes, ce qui est fatigant même pour les chevaux faits et aurait des conséquences bien plus fâcheuses avec un animal à peine formé.

—

Il y a quelques années, dans les concours hippiques, les poulains de 3 ans étaient présentés à la main, sans dressage. Maintenant, on les présente montés, comme les autres chevaux, avec la bride complète. C'est peut-être avoir voulu aller trop vite dans la voie du progrès. Il vaudrait mieux, à mon avis, que les poulains de trois ans fussent montés en bridon et qu'on ne leur demandât rien de plus que ce dont j'ai parlé jusqu'ici, c'est-à-dire du pas, du trot, des voltes et des demi-voltes aux deux mains, des arrêts et des départs, mais pas de galop ni de reculer. Cette mesure serait surtout utile dans les petits concours organisés par des sociétés locales, attendu que les éleveurs qui y prennent part ont rarement sous la main des dresseurs assez capables pour obtenir des résultats plus complets.

LE MORS DE FILET & LE MORS DE BRIDE

Pour asseoir le cheval et donner par là de la souplesse et du brillant aux allures, il faut se servir de la bride complète, c'est-à-dire du mors de bride et du mors de filet, et bien se garder de confondre dans leur emploi ces deux instruments absolument différents l'un de l'autre, si l'on veut que l'animal cède aux effets distincts de chacun.

Le mors de filet exerce, comme nous avons vu, une action directe de bas en haut pour relever la tête et l'encolure : il agit aussi directement par traction latérale pour amener la tête à droite ou à gauche et faire tourner le cheval.

Le mors de bride est un levier du deuxième genre dont la *puissance* se trouve au bas des branches, à l'anneau où sont bouclées les rênes, le *point d'appui* au haut de ces mêmes branches où est accrochée la gourmette, et la *résistance* aux canons du mors qui reposent sur les barres. Il a donc une très grande puissance pour faire baisser le nez du cheval.

Le mors de filet inventé par Baucher est incontestablement le plus pratique : il ne risque pas de sortir de la bouche lorsqu'on le fait agir latéralement. Les canons doivent être de moyenne grosseur : minces, ils seraient trop durs, surtout avec les chevaux de sang ; trop gros, ils pourraient

n'avoir pas assez d'action sur les lèvres qui, comme on sait, sont les parties les moins sensibles de la bouche du cheval et celles sur lesquelles agit le mors de filet, tandis qu'au contraire le mors de bride écarte les lèvres et n'agit que sur les barres.

Quant au mors de bride, le meilleur est le mors ordinaire à branches droites et de moyenne longueur — 19 centimètres environ — avec les canons plutôt un peu gros et bien polis et une liberté de langue suffisamment prononcée. Cependant je préfère encore le mors dit à *bascule* qui n'est pas plus dur que le mors ordinaire, la longueur et la direction des bras de levier étant les mêmes, mais qui a l'avantage de ne pas remonter lorsqu'on le fait agir, parce que les montants de la bride ne se déplacent pas en avant. La largeur du mors doit être proportionnée à la bouche du cheval et il doit être placé de manière que les canons se trouvent environ à un centimètre au-dessus des crochets. La gourmette ne doit être ni trop serrée ni trop lâche : si elle est trop serrée, l'animal n'éprouve pas une sensation de bien-être lorsque le cavalier rend la main ; trop lâche, le mors perd presque toute sa puissance comme levier, le cheval prend l'habitude de tirer à la main et les barres en sont meurtries. Les gourmettes formées d'un simple morceau de cuir avec trois ou quatre maillons à chaque bout sont bien préférables à celles en acier qui occasionnent souvent des blessures à la barbe.

TENUE DES QUATRE RÊNES

La meilleure manière de tenir les quatre rênes est la manière FRANÇAISE qui consiste à placer le petit doigt de la main gauche entre les deux rênes de la bride, sur la rêne gauche et sous la rêne droite, l'extrémité supérieure des rênes sortant sur la deuxième phalange de l'index où elles sont maintenues par le pouce. Les rênes seront ajustées de manière que, la main se trouvant à environ 15 centimètres de la ceinture et la tête du cheval étant placée, on sente également et légèrement la bouche à l'extrémité des deux rênes; le poignet sera arrondi, les ongles tournés vers le corps, le petit doigt plus près du corps que le haut du poignet et la main un peu plus élevée que le poignet; de cette façon, la main peut agir par un mouvement prompt et facile du poignet sans déplacer l'avant-bras.

Les rênes du filet seront croisées l'une sur l'autre dans la main droite, également tendues et séparées entre elles par les quatre doigts, les ongles en-dessous : quand elles sont tendues, la main se trouve placée au-dessus de la main gauche, et il est facile de tendre l'une ou l'autre rêne davantage par un mouvement de rotation du poignet; lorsqu'on cesse de faire agir le filet, la main droite se porte en avant un peu à droite de la main gauche

et un peu plus bas. Si l'on veut séparer les rênes du filet, on passe la rêne gauche dans la main gauche entre le médius et l'annulaire, et pour placer les quatre rênes dans la main gauche, il ne reste qu'à mettre la rêne droite du filet entre l'index et le médius de la main gauche, à la manière anglaise.

PREMIER EMPLOI DU MORS DE BRIDE. MISE EN MAIN

Jusqu'ici, il n'a été question que de faire tenir l'encolure haute et droite en laissant à la tête sa position naturelle. Il faut maintenant que la tête prenne une position plus ou moins verticale, le menton se rapprochant de l'encolure, sans que celle-ci perde de son élévation, et il faut que le cheval conserve à toutes les allures cette position qui donne à ses mouvements plus de grâce et de légèreté.

Cela s'appelle *mettre le cheval en main.*

C'est le mors de filet qui doit obtenir et conserver l'élévation de l'encolure et c'est le mors de bride qui doit ramener la tête. Voilà pourquoi je prescris la tenue des rênes à la française, les rênes de bride dans la main gauche, les rênes de filet dans la main droite, ce qui n'empêche pas de séparer les unes ou les autres à volonté et permet même de le faire de la manière la plus facile, soit en mettant les deux premiers doigts de la main droite

6

sur la rêne droite de bride qu'on laisse un peu glisser dans la main gauche, soit en passant la rêne gauche de filet entre le médius et l'annulaire de la main gauche, comme je l'ai dit plus haut.

Pour obtenir la mise en main, il est inutile d'avoir recours aux flexions à pied ou en place qui, faites maladroitement, créeraient au cavalier des difficultés et provoqueraient l'acculement, et qui, même bien faites, n'avanceraient pas à grand'-chose.

Le dresseur, après avoir ajusté les quatre rênes, conduira son cheval avec les seules rênes du filet pendant quelques instants au pas, avec l'encolure haute et appui léger sur le filet ; puis il tendra doucement et progressivement les rênes de bride jusqu'à ce qu'il sente la résistance, c'est-à-dire les barres ; alors il rendra un peu de la main droite pour que le mors de bride agisse seul, fermera progressivement les jambes pour pousser le cheval sur la main sans précipiter l'allure, augmentera en même temps un peu la tension des rênes, puis la main restera immobile, les jambes continuant de stimuler le cheval, les éperons pressant au besoin ou touchant par petits coups légers et répétés, selon les cas, et, dès qu'il y aura une concession, si minime qu'elle soit, c'est-à-dire dès que la partie inférieure de la tête se rapprochera de l'encolure, le cavalier rendra vivement la main, desserrera les jambes et carressera son cheval ; puis il recommencera après quelques pas et ainsi de suite, se contentant d'une seule flexion chaque fois. Si l'encolure se baissait en même temps que

la tête, la main droite interviendrait pour la relever en faisant de légers appels du filet.

La mise en main ne peut être obtenue que par un cavalier habile. C'est ici, en effet, que commence le rôle de *l'écuyer*. Parmi les hommes qui sortent de la cavalerie, un certain nombre peuvent dresser les jeunes chevaux avec le bridon, mais bien peu sont capables de mettre un cheval en main, et ceux qui ne sont pas sûrs de réussir feront mieux de ne pas l'entreprendre, de peur de faire contracter à l'animal de mauvaises habitudes.

Si l'on ne s'est jamais servi précédemment que du filet et si l'on exige la bonne position de la tête dès qu'on se sert du mors de bride, le jeune cheval cèdera très vite, presque immédiatement, aux moyens que je viens d'indiquer. S'il fait quelque résistance, cela provient le plus souvent de ce qu'on l'a monté déjà avec la bride sans discernement, par exemple en tenant dans chaque main, à *l'anglaise*, une rêne de bride et une rêne de filet, et en se servant des deux instruments comme d'un simple bridon. Enfin, s'il résiste davantage, c'est qu'il y a souffrance dans la bouche ou dans toute autre partie du corps, et particulièrement dans le rein ou dans les jarrets trop faibles pour le poids qu'ils ont à porter ; ou alors c'est que le cavalier s'y prend maladroitement.

La position à donner à la tête varie selon la conformation des chevaux : ainsi, quand les membres antérieurs sont faibles ou l'encolure courte, il faut plutôt chercher l'élévation que le ramener ;

au contraire, il faut baisser davantage du devant les chevaux dont l'arrière-main est faible, etc., etc.

La position doit varier aussi selon la nature et la rapidité des allures ; plus elles sont ralenties et cadencées, plus la tête doit se rapprocher de la verticale ; plus elles sont allongées, plus la tête sera en avant de la verticale, l'encolure restant haute ; dans le trot ou le galop de course, l'encolure doit s'étendre librement tout en restant suffisamment élevée, et alors le cheval doit être mené sur le filet.

Cette façon de répartir le poids et de régler l'emploi des forces selon la conformation et selon les allures constitue ce qu'on appelle *l'équilibre*. Mais la science n'a rien à voir dans cette répartition du poids et des forces qui est purement une question de sentiment *artistique*.

Quand on aura obtenu successivement plusieurs flexions, on s'efforcera d'amener graduellement la tête à la position qu'elle doit avoir, ce qu'on obtiendra plutôt en rendant moins qu'en reprenant davantage, et bientôt le cheval marchera avec la tête placée et *goûtera* son mors. La main alors ne doit presque plus bouger : il suffit de serrer les doigts pour résister quand le cheval résiste, et de mollir la main dès qu'il cède. On ne le fera marcher ainsi qu'une vingtaine de pas environ puis on luirendra complètement la main et on le mènera sur le filet ; il sera ensuite d'autant plus sensible à la bride.

S'il battait à la main, il faudrait prévoir chacun de ses mouvements et y résister, afin que ses mou-

vements mêmes lui infligeassent une sensation douloureuse chaque fois qu'il lèverait la tête. Ceci nécessite, outre une certaine adresse qui ne s'acquiert que par la pratique, une attention constante de la part du cavalier.

L'éperon habilement employé peut jouer un rôle important dans la mise en main, surtout avec les chevaux lourds ou indolents.

DE L'ÉPERON

L'éperon n'est pas un moyen de châtiment, c'est un stimulant énergique, une aide puissante qui augmente considérablement le pouvoir de la jambe et qui peut aussi, dans une foule de cas, en produisant une sensation douloureuse plus ou moins vive, empêcher l'animal de céder à d'autres sensations qui le feraient agir contrairement à la volonté du cavalier.

Il ne faut JAMAIS s'en servir après une résistance ou une défense, mais pendant, ou mieux *avant*, afin de les prévenir et de les empêcher.

Il y a trois manières différentes d'employer l'éperon : le toucher, le presser, le pincer.

Le *toucher* consiste, lorsque la jambe ne suffit pas, à donner avec l'éperon de petits coups répétés et plus ou moins forts, selon la sensibilité du cheval. Cette manière de se servir de l'éperon est la plus fréquente et suffit dans presque tous les cas,

même pour triompher des résistances, quand le cavalier est assez adroit pour faire en même temps des oppositions de mains qui obligent l'animal à exécuter ce qu'on veut de lui.

Le *presser* est l'action d'appuyer progressivement l'éperon jusqu'à ce que l'animal ait cédé à la jambe ; souvent, il réussit moins bien que le toucher et il est des chevaux qui le supportent difficilement.

Le *pincer* consiste à appliquer vivement l'éperon qu'on retire aussitôt pour recommencer si cela est nécessaire. C'est un moyen efficace d'impulsion si on l'emploie juste au moment opportun, c'est-à-dire assez tôt pour empêcher la résistance de se produire.

Enfin on peut *très exceptionnellement* employer comme un moyen de contrainte très puissant le presser énergique des deux éperons au passage des sangles. Il immobilise complètement le cheval, quelquefois même le fait tomber sur les genoux, et, en tout cas, le soustrait absolument à toute influence étrangère. C'est seulement lorsque l'animal est surexcité au point qu'on sent qu'on ne va plus en être maître, qu'un cavalier sûr de lui-même peut paralyser ainsi toute résistance et reconquérir le cheval prêt à lui échapper ; dans ce cas, la pression doit continuer pendant tout le temps que dure la résistance et cesser progressivement après que celle-ci a cessé. Ce moyen de domination n'est pas à la portée de tous, il s'en faut, et on peut l'éviter si l'on est attentif à prévenir toute cause de désordre.

TOURNER A DROITE & A GAUCHE, LE CHEVAL EN MAIN. MISE EN MAIN AU TROT

Quand on sera parvenu à placer la tête et à conserver le cheval en main et léger en marchant sur la ligne droite, on lui fera exécuter, sans qu'il sorte de la bonne position, les différents mouvements auxquels on l'à déjà dressé en bridon : tourner à droite et à gauche, marcher en cercle, voltes et demi-voltes.

Dans tous ces exercices, il faut non seulement que la tête soit ramenée, mais encore que le sommet de l'encolure soit légèrement plié et la tête un peu tournée dans le sens de la direction suivie, de manière que le cavalier, sans se pencher, voie de ce côté l'œil et le bout du nez de sa monture.

A cet effet, pour tourner à droite, on portera les deux mains à droite, on tendra doucement la rêne droite de bride en même temps que la rêne gauche appuiera sur l'encolure, et, au besoin, on tendrait aussi la rêne droite de filet, les jambes agissant, avant et pendant le mouvement, pour entretenir la vitesse de l'allure sans l'accélérer, la jambe gauche pressant un peu plus en arrière et plus fort que la droite pour que les hanches ne se jettent pas en dehors de la ligne à parcourir.

L'appui de la rêne gauche sur l'encolure peut

suffire pour faire tourner à droite un cheval dressé, lorsque rien ne le pousse à résister, mais la rêne droite seule, surtout la rêne de filet, peut le forcer à tourner.

Je n'ai pas besoin de dire que, pour tourner à gauche, on emploie inversement les mêmes moyens que pour tourner à droite.

Pendant ces mouvements, il peut être nécessaire de laisser glisser un peu entre les doigts les rênes gauches. Il faut alors rajuster les rênes après avoir tourné.

Pour obtenir la mise en main au trot, les moyens à employer sont exactement les mêmes qu'au pas, avec cette complication que, les réactions étant plus dures, il faut au cavalier plus d'adresse pour que les mouvements de ses mains ne s'en ressentent pas. On commencera à un trot aussi ralenti que possible et sur la ligne droite.

Quand on tournera, il faudra faire agir la rêne du dedans et surtout la jambe du dehors avec d'autant plus de force que le cercle ou l'arc de cercle sera plus petit et l'allure plus rapide.

Précisément à cause de la nécessité d'exiger toujours la mise en main quand on se sert de la bride, il faudra fréquemment, surtout les premiers jours, conduire le cheval seulement sur le filet en lui laissant allonger librement l'encolure, afin de le reposer et de le rendre plus sensible aux sensations différentes que produisent les deux mors.

Quand la mise en main sera assurée, on fera bien de trotter beaucoup sur des cercles, ce qui est un exercice excellent pour assouplir le cheval.

LE TROT ENLEVÉ OU TROT A L'ANGLAISE

Dans le trot *assis*, dit trot *à la française*, le cavalier, conservant le corps droit et se laissant aller à l'allure du cheval, quitte peu la selle et y retombe à chaque foulée de l'un et de l'autre bipède diagonal. Dans le *trot enlevé*, appelé trot *à l'anglaise*, parce que ce sont les Anglais qui l'ont introduit chez nous, il incline légèrement le haut du corps en avant, rapproche le menton du col, relâche le rein et, prenant un ferme point d'appui sur les genoux et un moindre sur les étriers, accentue l'enlever de manière à laisser passer sous lui une réaction sur deux, et continue de s'enlever et de revenir sur la selle en cadence en suivant le rhythme de l'allure.

Il est inexact de dire qu'il ne faut pas s'enlever haut : tout dépend, en effet, du plus ou moins d'extension ou d'élévation du trot de l'animal, du plus ou moins de longueur et de souplesse de ses reins, etc.

En s'enlevant plus haut, on peut développer l'allure, en accroître la rapidité et le brillant. Seulement le cavalier ne doit pas s'enlever avec force hors de la selle ; il doit se laisser enlever par son cheval, et c'est par la lenteur avec laquelle il exécutera son mouvement et non par la vigueur

ou la brusquerie qu'il communiquera plus d'extension à l'allure.

Généralement, plus un cheval enlève haut, plus belles sont ses actions et moins il est fatigant à trotter à l'anglaise.

Il ne faut pas confondre le cheval qui enlève haut avec le cheval dur au trot. Le premier est un animal à grands moyens dont l'allure est développée et bien scandée, et qui peut avoir en même temps beaucoup de souplesse et d'élasticité dans les mouvements. Le cheval dur est celui qui a perdu cette souplesse ou dont les articulations courtes ne peuvent amortir les réactions.

Au trot enlevé, si l'on a à se servir des jambes ou d'une jambe, on ne peut le faire qu'au moment où l'on revient sur la selle ; pendant l'enlever, c'est impossible ; donc la jambe ou les jambes ne pourront agir que par pressions successives et non d'une façon continue : c'est pour cela qu'au commencement, et surtout pour la mise en main, il faut trotter les jeunes chevaux à la française.

Dans le trot enlevé, le cavalier s'étant enlevé au moment où un bipède diagonal quitte terre, retombe forcément au moment où ce bipède diagonal touche terre, et, tant qu'il fait son mouvement sans interruption, il continue aussi toujours sur le même bipède diagonal. Il en résulte nécessairement que le cavalier qui trotte toujours sur le même bipède diagonal fatigue celui-là plus que l'autre, ce qui démontre qu'il est indispensable de pouvoir s'enlever tantôt sur un bipède, tantôt sur l'autre. Or, on prend très vite l'habitude de s'en-

lever toujours sur le même, et, cette habitude une fois contractée, on a de la peine à se corriger. Tout cavalier devrait donc avoir soin de s'exercer à trotter tantôt sur un bipède, tantôt sur l'autre, et à changer de l'un à l'autre, — sans pour cela que l'allure du cheval éprouve aucun changement — ce qui se fait très facilement avec un peu de pratique en se laissant retomber deux fois de suite, au lieu d'une, avant de s'enlever de nouveau.

Il est bon de trotter toujours sur le bipède diagonal droit lorsqu'on travaille à main gauche dans un manège et sur le bipède diagonal gauche lorsqu'on travaille à main droite.

Si l'on prend ces précautions et si le trot enlevé est bien exécuté, c'est-à-dire si l'on ne cherche pas un point d'appui sur les rênes pour s'enlever et si on revient légèrement sur la selle juste à temps pour l'effleurer à peine avant de s'enlever de nouveau, cette façon de trotter fatiguera moins le cheval que le trot assis. On peut arriver, en serrant fortement les genoux, non seulement à effleurer à peine la selle, mais à ne plus la toucher du tout avec les fesses, les cuisses seules revenant s'y appuyer et les pieds pesant si peu sur les étriers qu'ils peuvent y continuer cette légère battue qui est la coquetterie des fins cavaliers. C'est là la perfection et on comprend combien on soulage ainsi le cheval dont le rein ne reçoit plus aucun choc.

Quand l'allure est régulière, c'est-à-dire quand les deux pieds de chaque bipède diagonal posent simultanément sur le sol, le cavalier peut toujours

s'enlever régulièrement. S'il ne le peut pas, c'est que l'allure est irrégulière, ce qu'elle devient toujours quand elle est *forcée*.

Or, la vitesse que l'on obtient artificiellement d'un cheval en le poussant au-delà de ses moyens ne prouve pas des aptitudes transmissibles à ses descendants. Donc, le but des courses au trot étant de faire connaître les animaux ayant les plus grandes qualités comme reproducteurs, on devrait toujours exiger, dans ces courses, que les jockeys trottassent à l'anglaise, ce qui est un moyen infaillible de constater la régularité de l'allure du cheval.

CONSEILS POUR LES PROMENADES

Dans les promenades que l'on fera au dehors, il sera bon de trotter fréquemment sur la bride, et toujours, *toujours*, quand on se sert de la bride, il faut exiger que la tête et l'encolure soient placées.

Quand donc tous les cavaliers comprendront-ils que, ce résultat ne pouvant être obtenu que par de bons cavaliers et à la condition que les aides et surtout la main agissent avec finesse, la bouche de l'animal ne saurait jamais souffrir de l'action du mors ; que, loin de fatiguer le cheval, la position qu'on lui donne le soulage au contraire et que tous ses mouvements n'ont plus de grâce

et d'énergie que parce qu'ils se font avec plus d'aisance?

Quand donc reconnaîtra-t-on partout que l'équitation est un *art,* art difficile qu'il faut apprendre avec patience, comme tous les autres, sous des maîtres expérimentés, et que ceux qui par ignorance prétendent laisser toute liberté à leurs chevaux *pour ne pas les fatiguer*, les fatiguent bien davantage et les usent plus vite?

L'homme qui pratique lagymnastique n'a-t-il pas plus d'aisance et de résistance dans tous ses exercices que celui qui voudrait faire les mêmes exercices sans avoir appris à tirer parti de ses forces? De même chez un cheval, la souplesse, la décontraction de l'encolure et de la mâchoire n'indiquent-elles pas la souplesse et la décontraction de toutes les partie du corps et de tous les muscles qui peuvent alors dépenser, avec moins de fatigue, toute la somme d'énergie dont il sont capables?

Toutefois il faut s'abstenir dehors des allures rassemblées qui ne doivent être pratiquées qu'au manège et sont de mauvais ton à la promenade, comme tout ce qui sent la pose. La grâce, l'élégance sont toujours admirées partout, à condition d'être unies à une grande simplicité.

On ne doit rassemblar le cheval que lorsqu'on le tient en deça de ses moyens comme vitesse et, l'on doit le rassembler alors d'autant plus qu'on le tient plus en deça de cette vitesse. A la promenade où les allures doivent toujours être très franches et suffisamment allongées, la tête sera un peu

en avant de la verticale et l'animal moins assis. Plus on ira vite, plus la tête sera en avant de la verticale et moins le cheval sera assis. Si l'on veut lui faire donner toute la vitesse dont il est capable, on le mènera sur le filet : l'encolure devra alors être élevée et bien soutenue, mais on lui laissera toute son extension ainsi qu'à l'arrière-main, afin que les mouvements puissent avoir tout leur développement. Il faut surtout avoir soin de ne pas pousser l'animal au-delà de ce qu'il peut : les allures perdraient, je l'ai dit, toute régularité. Le talent consiste précisément à développer progressivement les allures selon les moyens de l'animal. de manière à accroître ces moyens eux-mêmes dans la mesure du possible par une gymnastique bien entendue.

MOUVEMENTS DE DEUX PISTES

Les mouvements de deux pistes seront maintenant d'autant plus faciles à obtenir que le cheval y a été soumis dès le début du dressage et que depuis il a acquis l'habitude de se porter franchement sur la main.

On commencera par la demi-hanche, la croupe au mur. Marchant sur la piste à main droite, on portera d'abord les mains un peu à droite, de façon à déplacer les épaules, les deux jambes agissant pour pousser le cheval sur la main, la jambe

droite un peu plus fort pour contenir les hanches. Dès que la position sera ainsi donnée, le cavalier pèsera davantage sur le genou et sur l'étrier gauche en tournant un peu le haut du corps à gauche sans le pencher ; la jambe droite commencera aussitôt à agir par petits coups répétés pour faire fuir la croupe vers la gauche, la jambe gauche restant près pour régler le mouvement ; les mains se porteront en même temps un peu à gauche, dirigeant et réglant le mouvement de l'avant-main et plaçant la tête de manière que le cavalier voie du côté gauche l'œil et le bout du nez de son cheval.

Il est important de pousser le cheval sur la main s'il ne s'y porte de lui-même, de ne jamais le laisser s'arrêter ni surtout reculer, et de lui faire faire les pas de côté *en avançant* de manière à ne pas gêner les mouvements des membres.

On se contentera d'abord de quelques pas, puis peu à peu on exigera davantage, on passera les coins, la croupe au mur, en accélérant le mouvement de la croupe au moyen de la jambe du dedans et en modifiant en même temps l'action des rênes de manière à ralentir sans l'arrêter la marche des épaules qui doivent décrire un arc de cercle plus petit que les hanches.

On passera ensuite aux voltes de deux pistes avec l'épaule en dedans, ce qui s'exécutera toujours par les mêmes moyens. Ces voltes se feront d'abord sur de grands cercles que l'on rétrécira graduellement jusqu'à ce qu'on arrive à fixer les épaules et à faire tourner les hanches autour d'elles ; c'est ce qu'on nomme la *pirouette ren-*

versée. Pour qu'elle soit bien exécutée, il faut arriver à ce qu'un seul des membres antérieurs serve de pivot et ne quitte pas le sol : le gauche pour la pirouette à droite, le droit pour la pirouette à gauche.

Ensuite, les pas de côté se feront la tête au mur. En passant les coins, le cheval aura alors à décrire chaque fois un quart de volte avec l'épaule en dedans, et les épaules ayant plus de chemin à faire que les hanches devront allonger leurs mouvements, tandis que les membres postérieurs recouvriront les leurs. Il suffira pour cela en marchant à main droite d'augmenter un peu la traction de la rêne droite et la pression de la rêne gauche sur l'encolure.

On fera des voltes avec la croupe en dedans, d'abord sur de larges cercles que l'on rétrécira jusqu'à ce qu'on arrive à la *pirouette ordinaire*, pendant laquelle le membre postérieur droit sert de pivot pour la pirouette à droite et le membre postérieur gauche pour la pirouette à gauche.

Rien ne rend les chevaux plus légers à la main que les pirouettes ordinaires, de même que rien n'assouplit mieux l'arrière-main et ne facilite mieux l'impulsion que les pirouettes renversées.

Les *demi-voltes*, les *changements de main* de deux pistes et surtout les *contre-changements* fréquemment répétés, seront encore excellents. C'est bien à tort que tant de cavaliers semblent de nos jours faire peu de cas de ces exercices dont ils ne comprennent pas l'utilité. Si nos maîtres ont toujours attaché une grande importance au travail

du manége qu'on néglige trop aujourd'hui, c'est parce qu'on ne saurait s'en dispenser, quoi qu'en pensent certains soi-disant connaisseurs, si l'on veut pouvoir manier le cheval dans tous les sens sans efforts et tirer de ses moyens tout le parti possible.

RECULER

Le reculer est un mouvement assez difficile à bien exécuter. Il faut que les deux membres de chaque bipède diagonal se meuvent simultanément, que l'animal recule sans à-coups, qu'il ne s'accule pas ni ne se traverse, qu'il soit toujours léger à la main et prêt à se reporter en avant.

Le cheval étant arrêté bien d'aplomb sur ses membres et la tête placée, on augmentera la pression des jambes jusqu'à ce qu'on sente qu'il va se mettre en mouvement : alors seulement on tendra doucement les rênes de manière à faire mouvoir en arrière le membre qui allait se porter en avant ; ce résultat obtenu, on rendra un peu la main, puis on reprendra doucement pour obtenir un autre pas, et ainsi de suite. Il faut d'abord se contenter de deux ou trois pas et reporter aussitôt le cheval en avant en le caressant. Peu à peu on obtiendra davantage.

Les jambes, qui restent fermées un peu en arrière des sangles pendant le reculer, doivent

contre-balancer l'effet du mors pour empêcher le cheval de reculer précipitamment ; elles doivent aussi l'obliger à reculer droit en empêchant les hanches de porter à droite ou à gauche.

Si le jeune cheval résiste à l'action du mors, on mettra pied à terre et on le fera reculer à la main en s'aidant de la cravache dont on donnera alternativement de petits coups sur chacun des membres antérieurs. Mais presque toujours, quand ce n'est pas une souffrance quelconque qui empêche le cheval de bien reculer, c'est la main du cavalier qui n'est pas assez habile ; il faut savoir en effet opposer au besoin les épaules aux hanches, décharger le bipède diagonal qui doit opérer son mouvement, en portant le poids sur celui qui reste à terre, ne pas relever l'encolure, ce qui surchargerait et gênerait l'arrière-main, et agir avec d'autant plus de finesse que le cheval résiste davantage, car, si l'on avait recours à la force, l'animal se contracterait et on n'arriverait à rien, si ce n'est à provoquer une défense plus ou moins dangereuse.

Quand le cheval recule bien sur la ligne droite, il est bon de le dresser à reculer sur des petits cercles tantôt à droite tantôt à gauche, en faisant pour cela agir plus fort l'une ou l'autre jambe, celle du dehors, cela va sans dire, et en tournant un peu le nez du cheval vers le centre du cercle.

Le reculer bien exécuté et avec ménagement, augmente la souplesse et la légèreté du cheval, mais il ne faut pas oublier que c'est un mouvement peu naturel dont on ne doit pas abuser.

PASSAGE

Le cheval marchant au pas avec la tête placée, il suffit de presser les jambes un peu plus fort et de faire sentir l'éperon au besoin en augmentant en même temps la tension des rênes pour déterminer ce trot ralenti et cadencé qu'on appelle *le passage.*

Un autre moyen consiste à mettre d'abord le cheval au trot, puis à le ralentir progressivement tout en le stimulant avec les jambes pour entretenir et augmenter la cadence de l'allure.

Le passage ne sera pas dès le début parfait comme élévation et comme rhythme, mais cela viendra vite si le cavalier sait accorder les actions de ses mains et de ses jambes de manière à rassembler son cheval, et cette gymnastique excellente, en augmentant la souplesse et la légèreté des mouvements, sera un puissant moyen d'entraînement pour accroître la vitesse du trot sans lui faire rien perdre de sa régularité et sans risquer des accidents.

On répétera au passage tous les mouvements qu'on a faits au pas et au trot.

DÉPARTS AU GALOP — TRAVAIL AU GALOP

L'animal étant dressé à tous les exercices qui précèdent, rien ne sera plus facile que d'obtenir le départ au galop et l'on n'aura plus à craindre qu'il prenne de lui-même cette allure lorsqu'on voudra seulement allonger le trot.

Le cavalier marchant à main droite mettra son cheval en main, le stimulera à l'aide des jambes afin de le rendre léger. En approchant d'un coin, il portera les mains un peu à gauche de manière que la rêne droite appuie sur l'encolure et attire en même temps le bout du nez à droite ; les deux jambes continueront d'agir, et, quelques pas avant d'arriver au coin, la jambe gauche, renforcée au besoin de l'éperon, déterminera le départ, sur le pied droit, la main augmentant légèrement l'action du mors jusqu'à ce que le cheval s'enlève.

Aussitôt le départ effectué, la main doit rendre un peu, puis reprendre et continuer ainsi de rendre et de reprendre en cadence, les deux jambes continuant ainsi leur pression, la jambe gauche surtout, pour entretenir l'allure. Le cavalier doit être étroitement lié à son cheval, suivre son mouvement avec souplesse sans sauter sur la selle, avoir la tête droite et les épaules bien effacées, les coudes tombant naturellement près du corps.

Je dois insister sur le mouvement de rendre et reprendre *que beaucoup de cavaliers font à contre-temps*. C'est au moment où le cheval s'enlève qu'il faut rendre et au moment où les membres antérieurs vont poser à terre qu'il faut reprendre pour qu'il s'enlève de nouveau.

Il sera bon, les premières fois, d'exiger un galop suffisamment allongé pour éviter que le cheval se traverse.

Si on avait quelque difficulté à obtenir le départ, il faudrait faire agir la jambe gauche plus fort et pincer au besoin de l'éperon, la main agissant toujours comme j'ai dit ; si cela était nécessaire, on donnerait un ou deux petits coups de cravache sur l'épaule droite et l'on négligerait le pli du haut de l'encolure à droite. Mais il est rare, je le répète, qu'un cheval ayant passé par les exercices que j'ai indiqués, ne parte pas très facilement au galop dès qu'on le veut.

Pour partir au galop sur le pied gauche, les moyens sont inversement les mêmes.

Quand les départs s'exécutront bien à droite et à gauche en passant les coins, on les répètera sur la ligne droite, puis on s'appliquera à ralentir et à cadencer l'allure sans exagération. On intercalera beaucoup de pas de trot et de passage entre les temps de galop, qui devront être courts. On galopera beaucoup en cercle et l'on rétrecira peu à peu les cercles, ce qui est excellent pour assouplir le cheval, lui faire prendre l'habitude de ce léger pli de la tête sur l'encolure qui lui donne de l'ai-

sance et de la grâce et redresser le cheval qui se traverse trop.

On passera fréquemment du galop ralenti au grand trot, et le plus rarement possible du trot au galop.

Quand tous ces exercices se feront avec une aisance et une souplesse parfaites, on entreprendra les départs à faux, c'est-à-dire sur le pied gauche en allant à main droite et sur le pied droit en allant à main gauche. On galopera ainsi sur la piste en *arrondissant beaucoup les coins*, puis sur de grands cercles ; le cavalier, comme le cheval, doit alors regarder à droite en tournant à gauche, et *vice versâ.*

Je ne saurais trop conseiller de s'abstenir des mouvements de deux pistes au galop qui ont le grand inconvénient de traverser le cheval.

CHANGEMENTS DE PIED

Il vaut mieux faire faire les premiers changements de pied sur une route tranquille ou une large avenue qu'au manège.

On commencera par trotter en serpentine d'un côté à l'autre de la route, puis, ayant mis le cheval au pas sur le côté gauche de la route, on partira au galop sur le pied droit en se dirigeant obliquement sur le côté droit ; on mettra au pas, puis on repartira sur le pied gauche en se dirigeant du

côté gauche. Peu à peu on laissera moins d'intervalle entre les temps de galop, de manière à ne faire bientôt que deux ou trois pas. On se contentera de cela le premier jour. Le lendemain, on recommencera, et en terminant la leçon on pourra facilement faire exécuter quelques changements de pied sans interruption de galop.

Les moyens à employer consistent tout simplement à faire succéder au jeu des aides qui a déterminé le départ à droite celui exactement inverse qui convient pour le départ à gauche, et à sentir pour opérer, ce changement, l'instant favorable qui est celui où s'opère la deuxième foulée, marquée par le poser du pied antérieur gauche pendant le galop à droite et par le poser du pied antérieur droit pendant le galop à gauche. Le corps du cavalier doit en même temps se déplacer légèrement de droite à gauche ou de gauche à droite, mais seulement de manière à rester lié au mouvement du cheval, c'est-à-dire d'une manière presque imperceptible, car c'est la jambe qui doit déterminer le changement et non le mouvement du corps du cavalier.

Au galop ralenti, on peut exécuter des changements de pied fréquemment répétés sur la ligne droite, arriver même à changer de pied tous les quatre, trois ou même deux pas. Il ne faut pas demander davantage ni abuser de ce travail qui est fatigant pour le cheval.

SAUT DES OBSTACLES

On ne doit pas chercher à faire un sauteur d'un cheval que sa conformation rend incapable de résister à cet exercice violent ; c'est ainsi qu'on ruine journellement un grand nombre d'animaux qui auraient été très bons pour un autre service.

Pour pouvoir sauter, le cheval doit avoir un bon rein, des jarrets puissants et des membres sains et robustes. Les animaux qui se défendent devant les obstacles sont arrêtés par la souffrance ou la faiblesse, ou bien ils ont été mal dressés ou enfin ils sont mal montés : il n'y a pas à sortir de là.

Le meilleur système pour dresser le cheval à sauter consiste à installer une carrière bordée de chaque côté par des haies ou des talus très élevés et à faire d'abord sauter l'animal en liberté.

On disposera en travers de cette carrière une barrière qui sera d'abord posée à terre et plus loin un petit ruisseau sans largeur; après la séance de dressage, et avant de mettre le cheval à l'écurie, on l'amènera à l'entrée de la carrière et on le fera passer en liberté en le suivant avec la chambrière. Un homme placé à l'autre bout de la carrière le reprendra en lui présentant un peu d'avoine. Peu à peu, on élèvera la barrière, on élargira le ruisseau, on placera d'autres ob-

stacles, un mur, une haie, une banquette irlandaise, en ayant soin qu'ils ne soient pas trop rapprochés les uns des autres. De cette façon, on arrivera sans aucune difficulté à lui faire franchir tous les obstacles que sa conformation lui permet d'aborder et l'on se rendra compte de ses moyens, sans lui causer de préjudice.

Si l'on ne peut installer une carrière, — ce qui pourtant n'est ni très difficile, ni très coûteux à la campagne, — je ne suis pas partisan de faire sauter les chevaux à la longe ; c'est, à mon avis, un procédé dangereux. Je conseillerai de dresser le cheval *en selle*, mais alors il sera d'autant plus nécessaire de ne lui faire passer d'abord que des obstacles insignifiants, afin de ne pas provoquer de résistance. Quand il est accoutumé à les voir et est devenu plus adroit à les franchir, on les augmente graduellement, mais sans exagération, car il faut que l'action impulsive venant du cavalier puisse toujours être plus forte que l'impression reçue par les yeux de l'animal. Si, au contraire, l'obstacle causait une impression telle que le cavalier ne pût la dominer, il se produirait un *dressage en sens inverse*, et il serait d'autant plus difficile ensuite de faire passer le cheval qu'il aurait déjà pris l'habitude de s'arrêter ou de se dérober.

Il y a des sportsmen qui prétendent qu'il faut, en arrivant à l'obstacle, porter le corps en arrière, afin, disent-il, de favoriser l'enlever de l'avant-main. C'est un contre-sens ; ce n'est pas l'enlever de l'avant-main qu'il faut faciliter, mais la projection en avant ; c'est donc l'arrière-main qu'il faut

soulager au moment de l'enlever, puisque, dans le saut comme dans tout mouvement en avant, c'est l'arrière-main qui donne l'impulsion, les membres postérieurs et les reins agissant comme des ressorts pour projeter la masse.

Il est vrai qu'au point de vue de la sécurité du cavalier, il peut être parfois nécessaire de s'asseoir avant le saut, lorsque par exemple on monte un cheval susceptible de s'arrêter ou de se dérober, ou ayant une manière très déplaçante de sauter, et que l'on craint de ne pas faire la retraite de corps à temps, c'est-à-dire pendant que le cheval est en l'air.

Mais pour être vraiment lié à sa monture, le cavalier doit conserver le corps *vertical* avant, pendant et après le saut, et, par conséquent, par rapport à son cheval, s'incliner légèrement en avant quand l'avant-main s'élève, et se redresser au contraire quand les membres antérieurs vont reprendre terre et que la croupe est encore en l'air. Ce second mouvement, appelé *retraite de corps,* ne doit pas plus être exagéré que le premier, sous peine de rendre le cavalier fort disgracieux, et plus l'allure est rapide, moins les mouvements du corps doivent être accentués.

La manière d'aborder les obstacles varie selon les chevaux ; les uns ont besoin d'être stimulés, les autres d'être contenus et calmés ; d'autres, si l'on n'y prend garde, tiennent la tête trop haute ou trop basse, ou de travers, ce qui les gêne dans leur élan et les empêche même de voir l'obstacle. C'est donc au cavalier à *sentir* ce qu'il doit faire pour

amener son cheval à une allure franche, avec la tête directe et suffisamment haute.

Rien n'est plus grotesque que les mouvements exagérés de rendre et reprendre, le corps penché en avant, puis renversé en arrière, qu'affectent beaucoup de cavaliers qui se disent de la nouvelle école. Ces mouvements provoquent les mouvements désordonnés de l'encolure qui deviennent bientôt habituels, et finissent par attirer le cavalier qui n'en peut mais jusque sur les oreilles et parfois jusqu'à terre. Il faut que l'encolure du cheval, tout en ayant la liberté de s'étendre, soit bien soutenue et directe ; c'est pour cela qu'on ne peut songer à dresser un cheval à sauter sans lui avoir d'abord fait prendre l'habitude d'un port de tête convenable. Quelle que soit la vitesse de la course, le cheval ne doit jamais tirer à la main ; il perd ainsi inutilement ses forces et fatigue inutilement le cavalier. Les chevaux qui tirent ainsi sont, sans exception, des chevaux qui souffrent ou qui ont été mal dressés. On prétend généralement que cet appui exagéré sur le mors est nécessaire en course ; mais c'est une erreur grossière dont on reviendra ; aussi bien dans les courses d'obstacles que dans les courses au galop et au trot, l'appui ne doit jamais cesser d'être léger ; l'allure ne peut qu'y gagner sous tous les rapports.

Il faut bien se garder de pousser vite un cheval susceptible de se dérober : il faut au contraire modérer l'allure, tout en stimulant, de manière à rester parfaitement maître du cheval et à l'amener bien droit sur l'obstacle, puis attaquer au moment

où il doit franchir. Il est bon aussi, dans ce cas, de diminuer l'obstacle et de ne pas vouloir obtenir plus que le cheval ne peut faire. S'il est nécessaire de reprendre du champ, on devra toujours tourner du côté opposé à celui où le cheval s'est jeté et il ne faut pas revenir trop loin en arrière.

On recommande avec raison d'allonger l'allure devant les obstacles en largeur; mais il ne faut pas pousser le cheval trop longtemps à l'avance, ce qui lui fait perdre ses forces, ni surtout l'amener à fond de train, car alors il arrive souvent que, n'étant pas sur ses jambes, il s'arrête court, se dérobe ou tout au moins est obligé de se ralentir malgré le cavalier pour pouvoir s'élancer; *presque toutes les chutes à la rivière n'ont pas d'autre cause*. Lorsqu'il est nécessaire d'employer les éperons ou la cravache, c'est dans les derniers mètres qu'ils doivent agir et au moment de l'élan, afin de prévenir l'arrêt et d'accroître la vigueur du saut, JAMAIS APRÈS SOUS PRÉTEXTE DE CORRIGER.

Les Anglais ne cessent de proclamer — et l'on entend répéter partout, depuis que l'anglomanie est à la mode — que le cavalier *n'enlève* pas son cheval devant un obstacle, pas plus qu'il ne peut l'empêcher de faire un faux pas.

Il est hors de doute qu'un cavalier en selle ne peut pas soulever son cheval à bras tendus et le porter de l'autre côté d'un mur, pas plus qu'il ne peut soutenir de même le cheval qui tombe. Si c'est là ce que veulent insinuer les Anglais, je les félicite d'une telle sagacité, mais je leur ferai observer que depuis longtemps nous savons à quoi

nous en tenir en France sur le compte d'un certain M. de Crac qui, pour sortir d'un fossé où il s'était laissé choir, s'enleva lui-même par la queue de sa perruque et se tira ainsi d'embarras.

Cependant personne ne contestera que, pendant le trot, un bon cavalier sait, en modérant au moyen des rênes l'impulsion qu'il donne à son cheval, par la pression de ses jambes, réveiller l'ardeur de l'animal, donner plus d'élévation à ses mouvements, et, par conséquent, le rendre moins sujet à faire des faux pas.

De même, au moment de sauter, il y a un petit mouvement ou plutôt une contraction des poignets qui, coïncidant avec l'action stimulante des jambes ou des éperons, aura certainement pour effet, non pas *d'enlever* le cheval, mais d'accroître en hauteur l'énergie de son élan. Or, il y a des chevaux avec lesquels il est utile d'avoir recours à ce moyen, ceux par exemple qui ne s'enlèvent pas assez haut et touchent les obstacles. L'éperon employé seul, c'est-à-dire sans une légère opposition de main, ne ferait qu'augmenter le train du cheval et le faire sauter plus maladroitement encore.

L'action des mains a donc une très grande importance : il est certain que les sensations exagérées reçues par la bouche avant et pendant le saut, — soit qu'on abandonne trop le cheval, soit au contraire qu'on tire trop fort ou trop brusquement les rênes, — se transmettent à tout le système nerveux, modifient l'élan ainsi que les mouvements du rein, de l'encolure et des membres pendant le saut qui se fait maladroitement ou avec effort.

Dès que le cheval a pris son élan, la main doit rendre, pour reprendre au moment où les membres antérieurs vont toucher terre.

Pendant le saut, le cavalier doit, selon l'expression du comte de Montigny, « se lier à son cheval jusqu'aux talons, de manière à s'identifier complètement avec le mouvement » et non étendre les jambes en avant pour *se recevoir sur les étriers*, comme font souvent les jockeys.

Les étriers ne doivent pas être raccourcis pour sauter. S'il arrive qu'on en perde un ou même les deux, on les rattrappera le plus adroitement possible avec le pied, et l'incident est d'autant plus insignifiant qu'on est plus habitué à ne pas compter sur eux pour assurer la tenue. Du reste, les jambes étant près du cheval et la pointe du pied un peu baissée, il est rare que les étriers échappent.

Les doubles, et à plus forte raison les triples obstacles, ne doivent pas être sautés par l'animal en liberté, de peur qu'il prenne l'habitude de s'arrêter entre deux, mais ils devront être assez bas, les premières fois, et on n'y amènera le cheval que lorsqu'il sera déjà dressé à franchir les obstacles simples.

Il ne faut pas faire sauter les chevaux trop fréquemment, même lorsqu'ils y sont accoutumés ; ils s'en fatigueraient et pourraient devenir rétifs.

Quand le cheval a été bien dressé à sauter à des allures modérées des obstacles qui ne doivent être ni trop hauts ni trop larges, et qu'il est devenu bien franc, il faut ensuite, surtout quand il s'agit d'un saut plus difficile, lui laisser une

certaine liberté pour passer, de peur de le gêner en voulant l'aider ; toutefois, il est toujours utile de le maintenir bien droit, et d'agir en outre selon ce qu'on connaît de sa manière de sauter.

Pour être bon, le saut, quel qu'il soit, doit se faire avec aisance ; la masse doit être projetée par les membres postérieurs et reçue après le saut par les membres antérieurs. On a si peu le sentiment de cela dans le public et même parmi les « connaisseurs » qu'il n'est pas rare de voir admirer des chevaux qui font des bonds *extraordinaires*, l'encolure renversée, et se reçoivent sur les quatre pieds, ce qui est presque toujours le résultat de la brutalité ou de la maladresse du cavalier.

DE L'ÉQUILIBRE

Si j'ai attendu jusqu'ici pour parler de l'équilibre, c'est parce que j'ai voulu que ce que j'avais à en dire découlât en quelque sorte de tout ce qui précède.

Je n'emploierai pas ces grands mots sonores d'équilibre statique, dynamique, physique, de résultante de forces, etc. Je ne m'égarerai ni dans la géométrie ni dans l'algèbre à propos de dressage et je dirai tout d'abord qu'à mon avis ce mot équilibre serait peut-être avantageusement remplacé par le mot *harmonie*.

L'équilibre hippique résulte en effet de l'harmonie des mouvements d'un cheval fin aux aides et monté par un cavalier sachant se lier gracieusement à tous les mouvements de l'animal.

Le poids du corps du cheval et celui du cavalier sont supportés par les quatre membres de l'animal et doivent être répartis régulièrement sur ces quatre membres. Il importe que dans les allures ordinaires l'animal ne soit ni sur les épaules ni sur les hanches, ce qui gênerait ses mouvements, ni en avant de la main, ni en arrière des jambes, ce qui le rendrait difficilement maniable, mais qu'appuyant toujours plus ou moins légèrement sur le mors et supportant le contact constant des mollets, il soit sans cesse renfermé entre la main et les jambes du cavalier ; qu'il conserve toujours dans tous ses mouvements cette légèreté relative qui le rendra facilement dirigeable et lui permettra de manier avec souplesse.

Un jeune cheval qui n'est pas habitué à porter le cavalier ou à tirer une voiture, s'arrête trop court, repart trop brusquement, tourne maladroitement. Il faut qu'un dresseur habile l'habitue à exécuter tous ces mouvements avec aisance.

Equilibrer un cheval, c'est donc arriver à une juste répartition du poids et à une harmonieuse régularisation des forces, selon la conformation physique de l'animal, la vitesse ou l'élévation des allures ; c'est, en d'autres termes, répartir le poids selon la conformation et les mouvements du cheval, de façon qu'il puisse faire un harmonieux usage de ses forces à toutes les allures.

Il résulte de là que la beauté des allures dépend presque autant de la manière dont le cheval est monté que de sa conformation, — à moins que celle-ci soit très défectueuse.

On peut dire que le cheval est déjà équilibré dès que, ayant une bonne position de tête et d'encolure, il n'est ni en avant ni en arrière de la main, puisqu'il est en état de répondre à toutes les indications des aides et de se mouvoir sans effort selon ces indications ; il devient, en outre, plus ou moins fin, selon qu'il est plus ou moins sensible aux aides sans jamais fuir le contact du mors ni celui des jambes ; lorsqu'il sera rassemblé et un peu assis, il aura acquis une légèreté bien plus grande et obéira beaucoup plus facilement à des indications beaucoup plus fines.

On voit que l'équilibre est bien, non une chose scientifique, mathématique, mais une chose artistique, car le cavalier ne peut se rendre mathématiquement compte de la répartition du poids et des forces, ni faire un emploi mathématique des aides, mais seulement apprécier artistiquement l'harmonie et la légèreté des mouvements de son cheval et le degré de forces qu'il doit lui-même employer avec les aides

Un bon cavalier *sent* parfaitement tout cela, de même qu'un connaisseur qui regarde un cheval monté *voit* très bien — cela saute aux yeux — si l'animal répond légèrement à des aides finement employées, s'il se tient bien, si ses mouvements sont harmonieux.

Ceux qui dressent des chevaux et surtout ceux

qui les présentent soit à des acheteurs, soit dans des concours, ont généralement le tort de les trop *rechercher* afin de les faire stepper et de leur donner le plus de brillant possible : voyez, disent-ils, il marche haut comme ça ! Or, l'animal, mal équilibré, ne marche *haut comme ça* que du devant, l'arrière-main est gênée et les mouvements n'en sont pas en harmonie avec ceux de l'avant-main. Les naïfs peuvent s'y laisser prendre, mais le connaisseur ne s'y trompe pas. Le grand talent de tout cavalier est de montrer son cheval non-seulement aussi brillant, mais surtout aussi harmonieux que possible ; dès que l'harmonie n'existe plus, le cheval devient disgracieux et ne tarde pas à perdre toute la régularité et la souplesse naturelle de ses mouvements.

Il faut, ai-je dit, que le poids soit réparti selon la conformation de l'animal et selon la nature des allures. « Le vrai connaisseur en chevaux », a écrit le comte de Montigny, « n'est pas celui qui se passionne devant un animal complètement beau, « mais bien celui qui sait pardonner à un animal « inférieur, ou, si l'on aime mieux, découvrir les « grandes qualités qui rachètent les petites imperfections. » Et le vrai cavalier, ajouterai-je, est celui qui sait modifier ses exigences selon les aptitudes physiques de l'animal qu'il monte.

Il est impossible d'entrer ici dans tous les détails que la question comporte, car les moyens à employer varient pour ainsi dire à l'infini. Je ne puis que donner quelques exemples qui suffiront certainement à indiquer aux cavaliers doués de tact

comment ils doivent procéder, par analogie, dans les autres cas :

Les chevaux lourds de tête et d'encolure, ceux qui s'encapuchonnent, ceux dont les membres antérieurs manquent de solidité, ceux qui pèsent à la main, doivent être menés pendant longtemps sur le filet avec la tête haute ; lorsque leurs muscles auront acquis de la force avec l'âge et qu'ils auront pris l'habitude de bien soutenir l'encolure, on les exercera aux voltes de deux pistes avec la croupe en dedans, aux pirouettes ordinaires, afin de reporter une partie du poids sur l'arrière-main et de les rendre ainsi plus légers; alors seulement on pourra les *ramener* un peu, mais en s'attachant beaucoup plus à l'élévation de l'encolure qu'à la position plus ou moins verticale de la tête.

Les chevaux faibles de l'arrière-main, ceux qui sont acculés, qui portent au vent, qui battent à la main, devront d'abord être mis sur les épaules et poussés sur la main aux allures vives et sur la ligne droite; puis on les exercera aux voltes et aux pirouettes renversées et on s'attachera de plus en plus à arrondir l'encolure et à placer la tête verticale par des flexions directes, qui devront toujours se faire en marchant et en poussant le cheval sur la main. Lorsqu'on aura ainsi baissé l'encolure, si plus tard ces chevaux acquièrent de la force par le dressage et le travail, il sera temps de modifier la position donnée, en les relevant un peu. Quant aux chevaux qui portent au vent et qui ont en même temps tendance à gagner à la main et à s'emporter, au lieu d'être mis sur les épaules, puisqu'ils y

sont déjà, ils devront, au contraire, être assis par les voltes et les pirouettes ordinaires, après qu'on leur aura placé la tête.

Les chevaux qui raccourcissent les cercles et les tournants, ce qui indique toujours un commencement d'acculement devront d'abord être exercés aux allures allongées sur la ligne droite, puis on les montera au manège et on leur fera faire le travail de deux pistes, la croupe au mur, avec bonne position de la tête et appui sur l'encolure de la rêne opposée (rêne droite lorsqu'on est à main droite, rêne gauche lorsqu'on est à main gauche).

Parmi les chevaux qui ont besoin d'être baissés du devant, il y en a quelquefois qu'on a beaucoup de peine à placer. Le meilleur moyen consiste à s'y prendre de bonne heure; outre que l'encolure cède plus facilement, on n'a pas à lutter contre une habitude invétérée. Si l'on a attendu trop longtemps, il ne faut plus compter que sur l'habileté de la main du cavalier; avec certains chevaux, on obtient plus facilement la mise en main pendant les pas de côté, les voltes renversées; avec d'autres, on réussit mieux en les mettant au petit trot; avec quelques-uns il faut avoir recours aux flexions en place. Affaire de tact comme on voit. Je me suis quelquefois servi avec succès de la martingale à anneaux passée dans les *rênes de la bride.* Ce moyen est d'ailleurs logique : la martingale étant destinée à faire baisser la tête, il est plus rationnel de la faire agir sur le mors de bride qui est essentiellement un *abaisseur,* que sur le mors de filet, qui est au contraire un *releveur* et auquel il est

bon de conserver, comme tel, toute son action pour modifier au besoin celle de la bride. Toutefois, la martingale ainsi employée par une main inexpérimentée pourrait occasionner les accidents les plus graves, — il est bon de le dire.

Les chevaux qui ne marchent pas au pas ont presque toujours besoin d'être à la fois baissés du devant et poussés sur la main.

Je n'ai cessé de dire qu'il faut exercer beaucoup le jeune cheval sur la ligne droite et que les premiers pas de côté au début du dressage n'ont pour but que de le faire céder à l'action de chaque jambe et de permettre au cavalier d'obtenir sûrement l'impulsion, c'est-à-dire le mouvement en avant ; une fois que l'animal est devenu bien franc, il n'y a plus d'inconvénient à l'assouplir par des déplacements de hanches et d'épaules qui le rendront plus maniable et plus léger ; mais il faut avoir le plus grand soin, lorsqu'on entreprend ce travail de deux pistes, d'obtenir une souplesse égale dans l'avant et dans l'arrière-main, d'alterner souvent ces exercices avec le travail sur la ligne droite et de ne jamais laisser se produire les déplacements d'épaules ou de hanches lorsqu'on ne les veut pas.

Le plus ou moins de mobilité de la mâchoire n'influe pas directement sur l'équilibre ; mais cette mobilité permet plus de finesse et de légèreté dans le travail, et on en appréciera les avantages avec les chevaux à encolure courte, auxquels on ne peut songer à placer la tête verticale.

Le corps du cavalier doit être si bien d'aplomb sur la selle qu'il puisse se maintenir en équilibre pour ainsi dire sans le secours des jambes. S'il en est ainsi, on comprend qu'il doit acquérir en outre une grande solidité par l'étreinte des cuisses et des genoux.

« Dans les déplacements », a dit Baucher, « on « enseignera à l'élève à ne pas avoir recours, pour « diriger, aux forces qui maintiennent le cheval, à « ne pas employer pour s'y maintenir les forces « qui dirigent. » On ne doit donc pas compter sur les mollets, mais seulement sur les cuisses et les genoux pour assurer la solidité.

Pendant les bonds, les défenses, les changements d'allure et de direction, etc., le cavalier doit tourner et incliner le corps — plus ou moins selon que le mouvement est plus ou moins accentué et l'allure plus ou moins rapide, mais pas plus qu'il n'est nécessaire — et toujours dans le sens du mouvement qu'il veut produire ou aider et en sens contraire du déplacement qu'il veut éviter pour lui-même.

Ainsi, lorsque le cheval va sur la ligne droite à une allure allongée, le cavalier inclinera le haut du corps en avant, et plus l'allure sera rapide, plus le corps sera incliné. Pendant le reculer il faut porter le corps en arrière, mais très peu, puisque le mouvement se fait lentement. En tournant à droite, le cavalier tournera et inclinera le corps à droite d'autant plus que l'allure sera plus rapide et le cercle plus rétréci. Pendant les mouvements de deux pistes, il doit se tourner et s'in-

cliner légèrement du côté vers lequel il marche. Quand le cheval se cabre, le cavalier doit pencher le haut du corps en avant pour ne pas tomber à la renverse; quand le cheval rue, il redressera le corps pour n'être pas lancé en avant; quand le cheval fait des écarts violents ou des tête-à-queue, il faut, tant qu'on ne peut pas l'en empêcher, se lier à ses mouvements en tournant le haut du corps du côté où le cheval se jette, en un mot, en prenant la position qu'on prendrait si l'on voulait soi-même déterminer les mêmes mouvements.

On peut dire qu'en réalité le cavalier dispose de moyens qui le mettent à même de n'être jamais désarçonné tant que le cheval ne tombe pas. Dans la pratique, il en est quelquefois autrement: mais alors j'ai toujours pensé qu'on devrait dire: c'est ma faute; j'aurais dû faire telle ou telle chose que je n'ai pas faite. C'est ainsi qu'en escrime toutes les attaques peuvent se parer, et pourtant le plus habile est touché *lorsqu'il ne pare pas le coup qu'on lui porte*. C'est lorsque l'équilibre du cheval et celui du cavalier — absolument indépendants l'un de l'autre — se trouvent réunis, que l'harmonie de l'ensemble est parfaite.

DU TACT

Il est impossible d'établir en équitation des règles invariables, car il serait absurde de prétendre que tel effet est toujours produit par telle cause. Il est donc indispensable que le cavalier et surtout le dresseur, tout en se conformant aux principes admis, sachent agir avec tact selon les mille circonstances qui peuvent modifier la nature des difficultés qu'ils rencontrent chaque jour.

Qu'est-ce donc que le tact ?

C'est cette présence d'esprit, cette sûreté et cette promptitude de jugement, cette précision et cette finesse dans l'exécution qui font qu'un habile écuyer saura tirer parti de toutes les chances qui s'offrent à lui, *sentira* le moment où son cheval est disposé à exécuter tel ou tel mouvement et en profitera avec à-propos, se gardant bien d'exiger quoi que ce soit avant de s'être assuré les moyens de l'obtenir ; le tact consiste encore à prévoir les résistances qui peuvent se produire et à agir autant que possible de manière à les éviter; à accoutumer l'animal, par une série d'exercices préparatoires, à exécuter les exercices qui lui étaient d'abord pénibles et le surexcitaient ; dans les cas difficiles, il consiste surtout à conserver tout son sang-froid, à ne pas employer sans réflexion la brusquerie ou la violence, mais à

neutraliser la résistance en substituant adroitement une sensation à une autre, en faisant exécuter au cheval, au moment où il va se défendre, un mouvement que l'on sait pouvoir obtenir, un mouvement qui ne soit par conséquent pas de nature à aggraver le danger, mais qui, au contraire, aura pour effet de rendre une autre fois la résistance moins probable ou moins sérieuse.

On voit donc que jusqu'à un certain point le tact est un don naturel. Il y a des gens qui n'en auront jamais. Il y en a d'autres qui en acquièrent très vite.

Mais le tact ne saurait exister chez un commerçant qu'à l'état d'aptitude et si, à proprement parler, il ne s'enseigne pas, il n'est pas douteux qu'il se développe singulièrement et que quelquefois même il s'acquière à la longue par l'étude. Car il est certain que l'habitude de bien faire développera plus sûrement et plus rapidement le tact chez un jeune cavalier que l'habitude d'agir sans méthode et sans discernement. Et, comme c'est en suivant les avis d'un bon professeur qu'on prend l'habitude de bien faire, il en résulte nécessairement que ces leçons sont le meilleur moyen de développer les aptitudes naturelles des jeunes cavaliers.

Quant aux livres, assurément ceux qui ne savent pas monter à cheval n'y apprendront rien. Mais les livres gardent les enseignements des maîtres, répandent les connaissances que ceux-ci ont tirées de la pratique et de l'expérience; ils sont donc fort utiles — à ceux qui peuvent les lire.

DES ALLURES

En publiant sa belle théorie des six périodes, le capitaine Raabe a fait faire un immense progrès a la science de la locomotion ; on peut même dire qu'il est le véritable créateur de cette science puisqu'il a démontré d'une manière irréfutable que toutes les théories connues avant la sienne étaient fausses, puisqu'il a remplacé l'erreur par la vérité, puisque, en marchant dans la voie qu'il a tracée, en prenant sa méthode pour base de leurs travaux, ses élèves continuent l'œuvre du maître, aux détails de laquelle le savant capitaine apporte lui même tous les jours de nouveaux perfectionnements.

L'étude approfondie de la locomotion permet d'analyser mathématiquement tous les mouvements de l'animal à toutes les allures, et par conséquent, de déterminer comment, à quel moment précis, doivent agir les aides du cavalier dans une foule de cas.

Tout homme de cheval doit donc connaître les principales lois de la locomotion, comme il doit connaître l'extérieur et l'organisation du cheval, les soins hygiéniques qu'il réclame, etc., etc.

Un professeur d'équitation qui n'aurait aucune idée du mécanisme des allures ne pourrait préciser ses démonstrations, ni par conséquent

amener promptement ses élèves à se rendre compte de tout ce qu'ils font.

Assurément on a vu de tous temps des écuyers qui suppléaient par l'adresse et l'intuition aux connaissances qui leur faisaient défaut en locomotion. Et le capitaine Raabe nous dit lui-même « que Xénophon prescrivait de saisir l'instant où « le pied antérieur droit pose à terre pour partir « au galop à gauche. »

De tout temps on a fait des changements de pied au galop. Ceux qui les ont bien faits ont dû forcément les demander au bon moment. Sans doute ils n'auraient pas su dire pendant quelle foulée ils faisaient agir les aides; mais après avoir tâtonné, après avoir essayé plusieurs fois avec plus ou moins de succès, ils avaient un beau jour *senti* à quel instant ce changement de pied était plus facile à faire exécuter; ils avaient recommencé, tantôt bien, tantôt mal sans doute, puis, peu à peu, à force de s'exercer, ils étaient devenus plus adroits et ils avaient fini par prendre l'habitude d'agir *toujours* au moment opportun.

Or, voilà justement l'application que peut faire l'écuyer des principes de la locomotion : saisir l'instant précis ou il doit déterminer telle ou telle sensation pour obtenir tel ou tel mouvement; et il y parviendra promptement s'il a du goût et de l'attention.

L'homme de cheval ne doit être étranger à rien de ce qui concerne le cheval, pas plus à la locomotion, qu'à l'hippologie, à l'attelage, à l'élevage, aux croisements, aux courses, etc., etc.

Je crois donc indispensable de donner un aperçu des lois principales auxquelles sont soumises les allures régulières.

LE PAS est une allure en quatre temps dans laquelle les pieds se lèvent successivement — chaque membre postérieur succédant au membre antérieur en diagonale — et se posent dans l'ordre de leur lever.

Ainsi, lorsqu'un cheval arrêté se met en marche au pas, si c'est le pied antérieur gauche qui se lève le premier, ce pied se portera en avant, posera à terre, puis le postérieur droit posera à son tour, puis l'antérieur droit, puis enfin le postérieur gauche, et, le cheval continuant de marcher, les posers des pieds se succéderont dans le même ordre.

Ce n'est pas toujours un pied antérieur qui se lève le premier lorsque le cheval se met en marche. S'il était campé pendant l'arrêt, il faut d'abord que les membres postérieurs se rapprochent du centre. Si la station n'était pas régulière et que le pied postérieur gauche fût en arrière, c'est ce pied qui se lèvera, se portera en avant, et posera à terre le premier, puis le pied antérieur gauche, le postérieur droit, l'antérieur droit et ainsi de suite.

Le cheval étant à la station libre, c'est toujours le membre — antérieur ou postérieur — qui est en arrière de son congénère, qui entamera la marche ; la station étant régulière, c'est toujours un membre antérieur.

Le cheval étant arrêté, et la station étant régu-

lière, si l'on veut qu'il se mette en mouvement et qu'il entame la marche avec le membre antérieur gauche, il faudra, par une pression de la rêne gauche sur l'encolure, porter le poids de l'avant-main sur le membre antérieur droit; on donnera ensuite l'impulsion avec les deux jambes et le cheval se portera tout naturellement en avant, en levant d'abord le pied antérieur gauche.

Le cheval étant en marche, si on veut l'arrêter sur le membre antérieur gauche, il faudra commencer à tendre très doucement les rênes au moment où ce membre se lève, augmenter un peu cette tension des rênes lorsqu'il pose à terre et continuer encore de soutenir la main jusqu'à ce que, les autres membres ayant diminué l'étendue de leur mouvement et étant successivement arrivés à l'appui — le pied antérieur gauche n'ayant plus bougé — le cheval soit complètement arrêté.

Lorsque, étant au pas, on veut tourner à droite, il faut porter la main à droite au moment où le membre antérieur gauche arrive à l'appui; le poids du corps est alors supporté par le bipède diagonal gauche, et le membre antérieur droit pourra facilement entamer la nouvelle direction.

Si, étant au pas, on veut partir au galop sur le pied droit, il faut encore saisir le moment où le membre antérieur gauche arrive à l'appui; pendant cet appui du membre antérieur gauche, s'opère celui du postérieur droit: celui-ci soulève l'avant-main et permet au postérieur gauche de se lever; le poids du corps étant alors supporté par le membre postérieur droit, le membre postérieur

gauche entamera la nouvelle allure en marquant la première foulée du galop à droite. Ceci indique qu'il est inutile d'employer la jambe droite pour attirer le membre postérieur droit, puisqu'il s'engage tout naturellement sous le centre à cet instant de la marche au pas. Cette action de la jambe droite ne peut avoir sa raison d'être que pour le départ de pied ferme ; mais c'est là une difficulté de la haute-école que peu de cavaliers sont en état d'aborder.

Si, étant au pas, on veut appuyer à droite, il faut commencer par placer le cheval obliquement à droite, puis saisir le moment où le membre antérieur gauche arrive à l'appui ; la base devient diagonale gauche, le membre antérieur droit commence les pas de côté en se portant en avant et à droite, il pose à terre ; le postérieur gauche pose à son tour, puis l'antérieur gauche, le postérieur droit et ainsi de suite. — A propos de ces mouvements dits de deux pistes, j'ai souvent entendu enseigner dans les manèges que pendant les changements de main en tenant les hanches sur les lignes diagonales, le cheval doit *faire un pas en avant*, *puis un pas à droite et ainsi de suite.* C'est une erreur : chaque membre, toutes les fois qu'on fait des pas de côté, se porte *en avant et à droite*, les posers ayant lieu successivement dans le même ordre que pendant le pas ordinaire, les membres gauches passant devant les membres droits si l'on appuie à droite et *vice-versâ.*

Si, étant au pas, on veut faire une pirouette renversée à droite, il faut saisir l'instant où le

membre antérieur gauche, qui doit servir de pivot, va poser à terre pour l'immobiliser; la pirouette commençant, le membre antérieur droit se porte un peu en avant, le postérieur gauche en avant et à droite, en passant devant le postérieur droit; puis le membre antérieur gauche tourne sur place, le membre postérieur droit se porte en avant et à droite, l'antérieur droit fait un nouveau mouvement autour de l'antérieur gauche, le postérieur gauche se porte en avant et à droite, et ainsi de suite.

Etant au pas, pour faire une pirouette ordinaire, on saisira l'instant où le membre antérieur gauche arrive à l'appui; la base devenant diagonale gauche, le membre postérieur droit peut être immobilisé et devenir pivot; le membre antérieur droit commence alors la pirouette en se portant en avant et à droite, le postérieur gauche fait un petit mouvement autour du postérieur droit, l'antérieur gauche se porte en avant et à droite en passant devant l'antérieur droit, le postérieur droit tourne sur place, l'antérieur droit se porte en avant et à droite, et ainsi de suite.

On voit donc que, pour tout ce qui se fait à droite, il faut saisir l'instant où le membre antérieur gauche va poser à terre, ce qui est indiqué par le mouvement de la pointe de l'épaule gauche.

De même, réciproquement, pour tout ce qui se fait à gauche, il faut saisir l'instant où le membre antérieur droit va poser à terre.

A la rigueur, il n'est pas même indispensable à un écuyer de se rendre exactement compte des

mouvements de tous les membres que nous venons de détailler ; il n'a *absolument* besoin que de connaître et de savoir mettre en pratique le dernier principe que nous en avons déduit. Mais, son attention une fois éveillée, il est probable qu'il voudra en savoir davantage et se rendre compte en observant la nature de ce qu'il aura lu dans les livres.

L'allure du pas comprend :

Le pas cadencé et ralenti, pendant lequel le cheval étant rassemblé, les mouvements ont plus d'élévation et moins d'étendue ;

Le pas ordinaire pendant lequel on peut exiger la bonne position de la tête, ou au contraire laisser une grande liberté à l'encolure pour reposer le cheval ;

Et enfin le *pas allongé*, pendant lequel l'encolure doit avoir toute son extension sans pourtant être affaissée.

Dans le pas ordinaire, les battues sont inégalement espacées. Si la première battue est produite par le poser du membre antérieur gauche, le membre postérieur droit en posant à son tour fait entendre la deuxième battue ; puis a lieu un silence ; puis la troisième battue (poser du membre antérieur droit) et enfin la quatrième battue (poser du membre postérieur gauche). Ces quatre chocs successifs des pieds sur le sol se font donc entendre distinctement à l'oreille de cette manière :

1—2——3—4——1—2——3—4——1—2——3—4

A mesure qu'on accélère le pas, l'intervalle de temps est moins long, comparativement, entre la

deuxième et la troisième battue et, au pas allongé, les quatre battues sont également espacées :

1—2—3—4—1—2—3—4—1—2—3—4

Lorsqu'on veut augmenter encore la vitesse de la marche, le pas devient irrégulier en se rapprochant de l'amble.

Dans le **reculer** bien exécuté, les bipèdes diagonaux se meuvent successivement, les deux membres de chaque bipède diagonal se levant et posant à terre simultanément. L'allure est en deux temps. Pour cela, il faut que le cheval soit équilibré, que ses mouvements se fassent avec aisance et légèreté.

Si le reculer s'effectue en quatre temps, le cheval n'est pas équilibré, et, dans ce cas, si dans chaque bipède diagonal le membre postérieur pose avant le membre antérieur, c'est que le cheval est sur les épaules, tient la tête trop basse ou trop en avant ; si au contraire le membre antérieur pose avant le membre postérieur, c'est que, la tête étant trop haute, l'arrière-main surchargée traîne. Cette irrégularité peut encore provenir de la souffrance ou de la faiblesse soit de l'avant-main, soit de l'arrière-main.

LE TROT est une allure en deux temps dans laquelle les membres en diagonale se meuvent simultanément, chaque bipède diagonal succédant à l'autre.

Il résulte de là que tout ce qui doit se faire à droite — le changement de direction, le départ au galop, etc., etc.,— doit être demandé au moment du poser du bipède diagonal gauche indiqué par le

mouvemeut de la pointe de l'épaule gauche, et *vice versâ.*

L'allure du trot comprend:

Le *petit trot*, sans rassembler, dont on ne doit pas, à notre avis, faire usage, attendu qu'à cette allure le cheval est comme endormi et se fatigue sans employer utilement ses forces;

Le *trot ralenti, cadencé et rassemblé* ou *passage*, dans lequel, les mouvements perdant en étendue ce qu'ils gagnent en élévation, les membres postérieurs posent en arrière des membres antérieurs;

Le *trot ordinaire* ou *de promenade*, dans lequel, suivant les moyens de l'animal, les pieds postérieurs poseront dans les empreintes laissées par les pieds antérieurs ou un peu au-delà. Pendant ce trot, le cheval doit, pour être bien équilibré et élégant, avoir l'encolure haute et un peu arrondie à son sommet, et la tête dans une position presque verticale;

Le *trot allongé*, dans lequel les pieds postérieurs posent en avant des pieds antérieurs, le cheval donnant toute la vitesse qu'il peut donner sans effort. Pendant ce trot, l'encolure doit être allongée, mais toujours haute; le cheval sera mené sur le filet et devra rester constamment léger à la main; la tête formera avec l'encolure un angle d'environ 45°;

Enfin, le *trot de course*, pendant lequel le cheval pour donner le maximum de vitesse dont il soit susceptible doit s'allonger le plus possible; l'encolure doit donc avoir toute son extension et n'être pas trop élevée tout en étant bien soutenue, la tête

formant avec elle un angle obtus; le cheval sera un peu appuyé sur le mors, mais toujours assez léger à la main pour que son cavalier puisse toujours *facilement* le ralentir ou le faire tourner à droite où à gauche.

Ouvrons ici une parenthèse pour dire que le cheval attelé doit être un peu plus sur les épaules que le cheval monté — puisqu'il tire et qu'il n'a pas le poids d'un homme sur le dos — mais que cependant il ne doit JAMAIS trop appuyer sur le mors.

Lorsqu'on est arrivé à obtenir d'un trotteur le maximum de la vitesse qu'il peut donner en restant régulier dans son train, il faut bien se garder de lui demander davantage ou de l'épuiser par de trop longues épreuves, autrement on arrive au *traquenard*, à *l'aubin*. Les reproductions photographiques de trotteurs pendant la course, que l'on peut obtenir aujourd'hui instantanément, prouvent qu'il y a fort peu de chevaux qui trottent régulièrement. Un entraîneur intelligent saura toujours attendre que l'exercice gymnastique de chaque jour, ayant développé les forces physiques, les moyens et la résistance du jeune animal, l'amène graduellement, et sans des efforts excessifs — toujours pernicieux — à une vitesse de plus en plus grande.

Je classerai les trotteurs en deux catégories :

Les *trotteurs de luxe*, aux mouvements brillants, allongés, bien rhythmés, qui semblent bondir d'un bipède diagonal sur l'autre, ce qui assurément ne leur permet pas de soutenir leur train pendant longtemps ;

Et les *trotteurs de service* qui, faisant les enjambées moins longues, les répètent plus souvent, se fatiguent moins et peuvent continuer l'allure pendant plus longtemps. Ils sont généralement d'origine plus commune, plus froids et par conséquent moins sujets à s'enlever.

Ces deux variétés de trot ne doivent jamais cesser d'être régulières. Les enjambées au trot régulier doivent amener la superposition des pistes latéralement. Si le cheval trotte régulièrement, on pourra toujours le trotter *à l'anglaise;* avec le *stepper* le jockey devra s'enlever plus haut et plus lentement; avec le cheval *qui répète* il s'enlèvera au contraire moins haut et plus fréquemment: là est toute la différence. Je m'étonne donc je le répète, que le trot enlevé ne soit pas obligatoire sur tous les hippodromes.

Il est généralement admis qu'en course un cheval qui ne galope pas trotte; aussi voit-on tant de trotteurs détraqués: il s'agit pour le propriétaire de gagner un prix; que l'allure soit régulière ou non, peu importe.

C'est fâcheux, à mon avis, très fâcheux, — au point de vue de l'amélioration du cheval.

LE GALOP est une allure en trois temps.

On sait que l'ordre dans lequel les pieds se lèvent et posent à terre varie selon que le cheval galope sur le pied droit ou sur le gauche. C'est donc bien différent de ce qui a lieu pendant les autres allures, et nous croyons inutile d'insister sur ce point que le cheval ne trotte pas *sur le pied droit ou sur le pied gauche*, ainsi que le disent

naïvement les auteurs anglais, pas plus qu'il ne marche sur le pied droit ou sur le pied gauche ; l'allure du pas peut commencer par le pied antérieur droit, par exemple, ou par le gauche, comme l'allure du trot par le bipède diagonal droit ou par le bipède diagonal gauche ; mais une fois commencée, l'une comme l'autre continue invariablement de la même maniere, et il est impossible de dire, en voyant un cheval marcher au pas ou trotter, quel est celui de ses pieds qui s'est levé le premier au commencement.

Au contraire, le galop à droite diffère entièrement du galop à gauche par l'ordre dans lequel les membres se meuvent.

Les trois temps ou foulées qui constituent chaque pas de galop ont lieu dans l'ordre suivant :

Pour le galop à droite : pied postérieur gauche qui marque la première foulée ;

Pieds postérieur droit et antérieur gauche, qui marquent *ensemble* la deuxième foulée ;

Pied antérieur droit, qui pose à terre le dernier et marque la troisième foulée.

Pour le galop à gauche ; pied postérieur droit, première foulée ;

Pied postérieur gauche et antérieur droit, ensemble, deuxième foulée ;

Pied antérieur gauche, troisième foulée ;

Pour tous les mouvements qu'on veut faire exécuter au cheval pendant qu'il galope, changements de direction, changements de pied, etc., l'action *déterminante* des aides doit avoir lieu au moment où va s'opérer la troisième foulée d'un pas de

galop indiquée par le mouvement de l'épaule ; en effet, cette troisième foulée une fois accomplie, l'animal peut facilement changer de direction, en commençant le pas suivant ; de même, il peut facilement, pendant l'instant où il est privé d'appui ou détaché du sol selon la vitesse de l'allure, — toujours après la troisième foulée, — changer la disposition de ses membres et retomber sur le sol sur le membre postérieur gauche s'il a dû changer de gauche à droite, marquant ainsi la première foulée d'un pas de galop à droite, ou sur le membre postérieur droit s'il a dû changer de droite à gauche, marquant ainsi la première foulée d'un pas de galop à droite.

J'ai dit en parlant du trot à l'anglaise que lorsqu'un cheval passe du galop à droite au trot, si le cavalier s'enlève aussitôt à l'anglaise, il se trouve forcément trotter sur le bipède diagonal gauche. Cela peut s'expliquer facilement par la locomotion : c'est, en effet, lorsque la galop cesse, le membre antérieur droit, qui, en posant à terre, accomplit la dernière foulée du dernier pas de galop ; lorsque le membre antérieur gauche se lève ensuite, l'allure a changé, le cheval est au trot. Donc, pour passer sans interruption du galop à droite au trot à l'anglaise, le cavalier doit s'enlever au moment où le membre antérieur gauche se lève et par conséquent il trottera sur le bipède diagonal gauche.

Lorsqu'un cheval fait des difficultés pour prendre le galop et qu'on a recours au départ par accélération d'allure, si le cavalier trotte à l'an-

glaise sur le bipède diagonal gauche, il lui sera plus facile d'obtenir le départ au galop à droite, et *vice versâ*. En effet, s'il fait son mouvement en même temps que le bipède diagonal gauche, il retombe sur la selle au moment où ce bipède diagonal gauche pose à terre, et nous avons vu que c'est seulement *pendant que le cavalier retombe* sur la selle qu'il peut faire agir ses jambes ou une seule jambe ; or, c'est au moment où le bipède diagonal gauche pose à terre qu'il faut déterminer le départ au galop à droite. Si donc le cavalier trotte sur ce bipède diagonal gauche, il pourra facilement, chaque fois qu'il retombera sur la selle, faire agir la jambe gauche jusqu'à ce que le cheval, poussé par cette jambe au moment où le bipède diagonal gauche supporte tout le poids de la masse, parte au galop.

On devrait donc, dans toutes les écoles d'équitation, dès que les élèves commencent à trotter à l'anglaise. les exercer d'abord à trotter alternativement sur un bipède diagonal et sur l'autre, puis, lorsqu'ils savent s'enlever à volonté sur l'un ou sur l'autre — ce qu'il leur sera facile d'apprendre s'ils observent avec attention le jeu des épaules de leur cheval, et s'exercent à s'enlever, tantôt au moment où l'épaule gauche se porte en avant, tantôt au moment où l'épaule droite se porte en avant—leur faire prendre l'habitude de trotter toujours sur le bipède diagonal gauche lorsqu'ils sont à main droite, et *vice versà*, et de changer de bipède chaque fois qu'ils font un changement de main — en se laissant pour cela retomber deux

fois au lieu d'une sur la selle, au moment où ils passent au centre du manège. Pour changer facilement de bipède, il suffit de compter pendant le trot enlevé un, deux ; un, deux ; un deux ; *un* en s'enlevant, *deux* en retombant ; et, lorsqu'on veut changer, on compte *un*, *deux*, *trois* ; *un* : *un* en s'enlevant, *deux* en retombant, *trois* en se laissant encore retomber, et *un* en s'enlevant aussitôt.

Le galop se divise en :

Galop cadencé de manège, qui est bien différent du *canter* des Anglais, en ce qu'il est plus ralenti et que le cheval doit être bien assis et rassemblé, afin de se grandir, d'être souple, harmonieux et léger. Cette allure ne doit pas être ralentie au point que les membres diagonaux qui doivent poser à terre *ensemble* (2e foulée) ne posent que *sucessivement*, ce qui constitue le galop en quatre temps, que je considère comme défectueux ; il dénote, en effet, ou bien un cheval assis sur les hanches et trop enlevé de l'avant-main, par conséquent mal équilibré, ou bien un vieux cheval usé.

Galop de promenade, plus allongé que le précédent et se rapprochant de ce que les Anglais appellent *lady's canter*. A cette allure, le cheval, pour être gracieux et léger doit être placé, l'encolure haute et arrondie à son sommet, la tête plus ou moins verticale, selon que la vitesse est plus ou moins grande.

Galop de chasse, plus allongé encore que le précédent ; le cheval ne doit plus être rassemblé, mais il sera toujours léger et bien en contact avec le mors, tiendra l'encolure haute sans toutefois avoir le nez en l'air.

Grand galop : la position à donner est peu à près la même que pour le galop de chasse, mais l'encolure sera un peu moins élevée et plus allongée, le cheval appuiera un peu plus sur le mors et donnera, *sans efforts*, toute la vitesse dont il est susceptible.

Enfin, dans le *galop de course* le cheval est complètement étendu, et donne le maximum de sa vitesse. Il doit appuyer franchement sur la main, mais pas au point que le cavalier ne puisse etre maître de ralentir à son gré le train et de diriger facilement sa monture. Au galop comme au trot, ce n'est pas dans un point d'appui exagéré sur le mors, non plus que dans le *rouler*, que le jockey doit chercher l'action impulsive, mais seulement dans ses éperons et sa cravache; ce point d'appui exagéré et ce rouler ne servent qu'àfaire dépenser dans une contraction inutile ou à épuiser par des secousses également inutiles les forces de l'animal. Le *rouler* n'est admissible que lorsqu'il s'agit d'empêcher un cheval de se dérober devant un obstacle ou de faire un tète-à-queue à la vue d'un objet qui l'effraye.

L'ÉQUITATION MODERNE ET L'ANGLOMANIE

On entend souvent parler d'équitation *en avant.* Il n'y a pas, à proprement parler, d'équitation en avant ni d'équitation en arrière. L'équitation est, ou plutôt devrait être *une.*

Les vrais maîtres qui font de la haute école comme on doit en faire.ont toujours leurs chevaux *en avant* des jambes. Si cadencée, si ralentie que soit l'allure, la bouche du cheval est toujours en contact avec le mors, pendant les mouvements sur place comme pendant tous les autres, et il est toujours prêt à se porter franchement en avant sur la pression des jambes. Donc, cette équitation rassemblée ne cesse pas d'être de l'équitation en avant.

Nos maîtres francais se sont toujours attachés à prescrire la bonne position de la tête et de l'encolure. avec appui léger sur le mors, qui sert à harmoniser tous les mouvements et à bien règler les allures, à *grandir* le cheval en l'asseyant sans exagération sur les hanches, à rectifier ses mauvaises dispositions naturelles, à lui donner en un mot, un maintien convenable dans tout ce qu'on exige de lui.

Malheureusement l'engouement que nous avons aujourd'hui en France pour tout ce qui vient d'An-

gleterre fausse de plus en plus l'art équestre. Cet art n'existe pas chez nos voisins par l'excellente raison qu'ils n'ont pas de maîtres pour l'enseigner et qu'ils ne veulent pas l'apprendre. Ils montent uniquement pas instant et par habitude, sans se rendre compte de rien, et les ouvrages qui se publient chez eux sur l'équitation, ouvrages que j'ai pris la peine de lire, prouvent de la part de ceux qui les ont écrits une ignorance complète des principes les plus élémentaires.

Une erreur, qui tend malheureusement à se répandre, est de penser que les mouvements auxquels on exerce le cheval dans le manège sont inutiles, que tout cela était bon autrefois, mais qu'aujourd'hui il faut être plus pratique. Or, ces exercices du manège ne sont pas un but, mais un moyen : ils sont indispensables pour assouplir le cheval sous le cavalier, pour l'habituer à céder à toutes les différentes sensations qui lui viennent des aides, pour en faire, en un mot, une monture agréable. Si on le dresse, par exemple, à faire des pas de côté et des pirouettes, c'est pour pouvoir l'empêcher à la promenade de se jeter à droite ou à gauche, en le contenant au moyen de l'une ou de l'autre jambe agissant d'accord avec la main, ou pour l'empêcher de se serrer contre son voisin, ou pour pouvoir le détourner promptement d'un obstacle, l'obliger à s'arrêter droit et à rester immobile en place, etc., etc. Plus il sera fin aux aides, plus on sera sûr d'en être toujours maitre en toutes circonstances, de pouvoir le faire passer près des objets qui l'effraient, lui

faire quitter à un moment donné ses voisins, etc., etc., sans avoir recours à la brutalité.

Un beau cheval souple et bien en main fera toujours honneur à son cavalier, qui s'y attachera davantage, surtout s'il l'a dressé lui-même.

Le temps viendra bientôt sans doute où l'on reconnaîtra la nécessité de combiner les connaissances nouvelles avec celles que nous ont laissées nos maîtres français d'autrefois, si dédaignés aujourd'hui. De cette combinaison naîtront les véritables progrès.

L'art de l'entraînement, bien loin d'être à son apogée, comme la plupart des sportsmen le croient, *est encore dans l'enfance.* Au début, on s'est lancé dans une foule d'exagérations, auxquelles on n'a pas encore renoncé, et dont les mauvais effets se font sentir chaque jour davantage.

C'est surtout lorsqu'il s'agit de commencer le dressage des poulains que les pratiques actuelles des entraîneurs sont défectueuses. Eh quoi ! tout ce qu'ont enseigné les plus célèbres écuyers serait devenu faux du jour au lendemain ! Et ce sont des gens qui ne se doutent pas de ce qu'est le travail du manège, dont toute l'habilité consiste à se tenir plus ou moins solidement sur une selle, qui dressent les poulains de pur sang !

Non, si l'on veut progresser, il est indispensable qu'ils apprennent ce qu'ils ne savent pas, à commencer par l'équitation. C'est le seul moyen d'éviter les désordres dans lesquels l'animal dépense inutilement des forces qui lui font ensuite défaut pour finir la course. Ce n'est que par un dressage

raisonné, comme celui qui se fait au manège, mais plus simple et débarrassé de tous les détails superflus, c'est en appropriant les principes anciens aux exigences d'un travail nouveau, qu'on pourra tirer le meilleur parti des aptitudes de l'animal, sans l'épuiser.

Il est surtout nécessaire d'attacher une grande importance à la parfaite régularité des allures, sans laquelle il n'y a pas de bon cheval. A moins d'une conformation exceptionnellement défectueuse, le pas, le trot et le galop du poulain sont toujours réguliers. Dès que l'animal commence à ne plus faire les enjambées égales, à trottiner, à traquenarder, à se désunir ou à changer de pied au galop, soyez sûr qu'il y a tout au moins fatigue et que, s'il n'y a pas encore de tares, elles sont sur le point de se montrer. Je n'ai jamais vu d'exception à cette règle.

Non seulement par les allures on peut juger les moyens du cheval, mais ce sont elles qui fournissent les indices les plus précieux sur sa condition générale. Aussi le moindre changement qui s'y manifeste doit-il attirer l'attention. Et par le mot allures, je n'entends pas seulement les mouvements des membres, mais également le maintien de tout le corps et notamment de l'encolure. Alors même que l'on croit constater un progrès, alors que les gestes paraissent plus brillants, il ne faut pas se hâter d'en conclure que l'animal est plus vigoureux, plus ardent, plus souple ; il faut craindre, au contraire, qu'il soit surexcité par une gêne, une souffrance quelconque, laquelle donne à ses mou-

vements ce relief inaccoutumé. De même, s'il secoue la tête, s'il tire à la main, hésite à appuyer sur le mors, tient l'encolure trop haute, ou trop basse, etc.

Je ne saurais trop le dire : les allures sont tout le cheval. Or, combien y a-t-il de sportsmen qui connaissent les premiers éléments du mécanisme des allures ? Quels sont les jockeys qui pourraient dire sur quel pied galope leur cheval et s'il est désuni ou non ? Quels sont les entraîneurs qui daignent se préoccuper de l'étude de la locomotion, à laquelle des maîtres français se sont consacrés tout entiers, et dont eux, dans leur ignorance, contestent l'utilité ?

Qu'ils se disent donc qu'ils sont loin d'être arrivés au sommet des connaissances hippiques, et qu'ils étudient encore et beaucoup. Ils verront que parmi tant de choses qu'ils ignorent il en est un grand nombre qui leur seraient fort utiles.

Imprimerie F. Bouly, à Méru (Oise).

ERRATA

Page 6, ligne 4, après : et de l'empêcher de se produire, — ajouter : On verra que je laisse de côté les flexions locales à pied ; j'aime mieux faire toutes les flexions à cheval et en marchant afin *d'assouplir simultanément toutes les parties les unes par les autres ;* on évite ainsi bien plus sûrement la contracture des muscles et l'acculement. Enfin, j'ai prescrit les pas de côté au début du dressage, parce que je les considère comme le moyen le plus efficace de faire céder l'animal à la pression de chaque jambe et, par conséquent, d'obtenir aussitôt l'*impulsion*.

Page 17, ligne 3, et à se mouvoir sous ce poids — sez : et à se mouvoir avec souplesse sous ce poids.

Page 50, ligne 26, il continue aussi toujours — lisez : il continue ainsi toujours.

Page 56, ligne 8, un quart de volte avec l'épaule en dedans — lisez : avec la croupe en dedans.

Page 56, ligne 11, tandis que les membres postérieurs recouvriront les leurs — lisez : raccourciront les leurs.

Page 58, ligne 4, de porter à droite ou à gauche — lisez : de se porter.

Page 60, ligne 20, continuant ainsi leur pression — lisez : continuant leur pression.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1
Bases du dressage 3
Ferrer le jeune cheval 6
Soins d'écurie. — Pansage 9
Seller et desseller 12
Préliminaires du dressage 16
Monter à cheval 19
Premiers mouvements, le cheval monté 22
Position du cavalier à cheval 24
Accord entre la main et les jambes 26
Premier usage des jambes 29
Marcher. — Passer du pas au trot 32
Tourner à droite, tourner à gauche, au pas et au trot 33
Position de la tête. — Mouvements qui doivent rendre le cheval de plus en plus soumis et fin aux aides 34
Promenades au dehors 35
Le mors de filet et le mors de bride 38
Tenue des quatre rênes 4
Premier emploi du mors de bride. — Mise en main. 41
De l'éperon 45
Tourner à droite et à gauche, le cheval en main. — Mise en main au trot 47
Le trot enlevé ou trot à l'anglaise 49
Conseils pour les promenades 52
Mouvements de deux pistes 54
Reculer 57
Passage 59
Départs au galop. — Travail au galop 60
Changements de pied 62
Saut des obstacles 64
Du tact 80
Des allures 82
L'équitation moderne et l'anglomanie 98

